



RÉCIT DE VIE

Charles Gottlieb

17 ANS DE VOYAGES DE LA MÉMOIRE

RÉCIT DE VIE

Charles Gottlieb



Sommaire

Éditorial	6
Avant-propos	9
La France d'avant-guerre	11
Mes années dans la Résistance française	15
L'arrestation et la déportation	19
De la « marche de la mort » à la libération	33
Le retour en France	47
Le devoir de transmission	51
Cher Monsieur Gottlieb, merci...	53
Glossaire	83

N. B. : les patronymes et mots suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire à la fin de cet ouvrage.

Éditorial

Au moment où partout en France était célébré le 70^e anniversaire de la Victoire alliée de 1945, Charles Gottlieb nous quittait. Cet homme exceptionnel qui, au sortir de l'adolescence, avait été confronté à l'une des plus grandes tragédies de l'Histoire contemporaine, était devenu un remarquable ambassadeur de la mémoire auprès des jeunes générations.

Fils de réfugiés juifs qui avaient choisi l'Est de la France pour échapper à l'antisémitisme régnant en Pologne, il avait rejoint à dix-sept ans la cohorte de ces jeunes français déterminés à combattre l'intolérance, la tyrannie et l'oppression, malgré les dénonciations, les châtiments de l'occupant, la torture, la déportation et la mort quasi inéluctable qui les attendaient.

Ce sont d'autres jeunes français, ceux qui, trahissant leur pays, étaient entrés en collaboration, qui l'arrêtèrent le 25 juillet 1944 à Lyon. Ce fut dès lors le début d'une terrible descente aux enfers. Après avoir été torturé, il fut embarqué dans l'avant-dernier convoi partant pour Auschwitz, où il rencontra l'inhumain. En janvier 1945, l'Armée rouge approchant, il fut évacué par les SS pour une longue marche vers la mort. Libéré le 7 mai 1945 par les troupes américaines, il fut rapatrié en France le 23 mai. Après avoir retrouvé les siens en Haute-Marne, il découvrit pour la première fois, alors en convalescence, cette ville de Nice qui deviendra sa terre d'asile.

Il choisit alors de faire partager son expérience de survivant de la Shoah à la jeunesse des Alpes-Maritimes. N'hésitant pas à revenir sur les lieux mêmes du martyr de tant d'hommes et de femmes, il effectua une trentaine de *Voyages de la mémoire* organisés par le Département des Alpes-Maritimes, accompagnant des milliers de collégiens à Auschwitz et leur livrant son témoignage personnel sur la vie des camps.

Animé d'un inextinguible amour de la vie, il avait à chaque fois ému, instruit, transformé ces adolescents devenus eux-mêmes grâce à lui des ambassadeurs de paix, de tolérance et de respect de l'homme.

Il était très fier des milliers de lettres envoyées par ces jeunes gens faisant preuve d'une grande maturité et d'une qualité de réflexion remarquable. Il en avait choisi quelques unes qui ont été rassemblées et éditées par le Département dans l'émouvant ouvrage intitulé « *Récit de vie* ».

Quel plus bel hommage que la reconnaissance de ces jeunes ambassadeurs du devoir de mémoire, devenus grâce à lui des « veilleurs » d'un futur meilleur, illustrée par cet extrait :

« Les mots ne rendent qu'une partie de la réalité de l'Horreur qui fut votre compagne des jours passés ; mais votre force fut, et est, de croire en l'Homme, et en son souvenir... Je vous demande de continuer à témoigner car votre parole vaut bien plus que toutes les analyses des historiens du monde entier ».

Très affaibli, il avait fait début 2015 l'une de ses toutes dernières apparitions publiques lors de la cérémonie des Vœux du Conseil départemental où un émouvant hommage lui avait été rendu pour son exceptionnel engagement au service de la transmission de la mémoire.

Charles Gottlieb fut un grand homme, un grand résistant, un grand humaniste.

Puisse sa parole, riche de foi en l'Homme, continuer à nous imprégner et à guider les jeunes.

Merci à Charles Gottlieb d'avoir été un si précieux grand Témoin, dont la puissance de l'exemple perdure au-delà sa présence terrestre.



Avant-propos

C'est le récit d'un tout jeune homme, d'une famille de confession juive issue de l'émigration polonaise, déporté en août 1944 pour faits de Résistance vers les camps de la mort en Allemagne.

Charles Gottlieb est né le 25 octobre 1925 à Nancy, en Meurthe-et-Moselle. À la déclaration de guerre, sa famille fuit dans le département de l'Allier. C'est alors qu'il décide, à l'âge de 17 ans, de rejoindre la Résistance. Il intègre les maquis du Puy-de-Dôme puis ceux de la région de Roanne.

En 1944, il rejoint à Lyon le groupe Carmagnole-liberté, dépendant du mouvement de résistance des francs-tireurs et des partisans français. C'est au cours d'une mission, en plein cœur de Lyon, qu'il est arrêté par la milice du Parti Populaire Français et remis à la Gestapo. Interné au fort de Montluc, il est soumis à des interrogatoires musclés et subit également la torture.

Il est déporté le 11 août 1944 à Auschwitz et, à son arrivée, les déportés se confient à lui par cette terrible phrase : « Vous êtes entré par la porte, c'est par la cheminée que vous repartirez. »

En janvier 1945, il est évacué et fait la « marche de la mort » vers le camp de Mauthausen pour ensuite être transféré vers celui d'Ebensee.

Il sera libéré le 7 mai 1945, à 11 h du matin, par les troupes américaines puis rapatrié en France le 23 mai 1945. Il pesait alors 38 kg.

La Nation reconnaît les services rendus à la France pendant la seconde guerre mondiale par Charles Gottlieb. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire. Il reçoit la médaille militaire au titre de la Résistance, la croix de guerre avec palme, la médaille des combattants volontaires de la Résistance, la médaille du combattant et la médaille des déportés résistants.

Le 14 juillet 2010, M. Charles Gottlieb est élevé au rang d'officier de la Légion d'honneur comme conférencier puis, le 10 janvier 2014, élevé au rang de l'Ordre des Palmes académiques pour son travail de transmission du savoir dans les collèges.



La France d'avant-guerre

Je suis né en France en 1925. Mes parents, juifs polonais, ont quitté la Pologne dans les années 1920 car ils ne supportaient plus l'antisémitisme qu'ils y subissaient.

La Pologne a été, durant une longue période, symbole de tolérance religieuse et de prospérité pour la communauté juive qui comptait environ 3 500 000 juifs. Mais, à la suite de l'invasion de la Pologne par la Russie, la Prusse et l'Autriche-Hongrie, en 1795, les choses commencèrent à changer. Des pogroms virent le jour à partir du début du XX^e siècle.*

Mes parents choisirent donc de s'installer en France, à Nancy. Ils étaient apatrides* et, bien que ne parlant que le yiddish, ils étaient heureux de vivre dans ce pays.

Mes premiers souvenirs où j'ai pu ressentir du racisme remontent à l'enfance.

Avec mes camarades de classe, nous aimions collectionner des objets. Il s'agissait, le plus souvent, de billes, de timbres ou de billets de banque. J'avais choisi les billets de banque allemands. Comme des évaluations en étaient faites chaque jour (1, 2 ou 3 deutsche marks), leur valeur changeait constamment et j'avais parfois l'impression de posséder beaucoup d'argent : c'était une sensation incroyable, surtout en cette période où l'économie française ne s'était pas tout à fait remise de la crise économique mondiale de 1929, et où la propagande allemande se développait, notamment dans la presse.

Cela attisa la haine de mes camarades qui me disaient : « Pourquoi t'es venu manger le pain des Français, rentre dans ton pays » ou bien ils m'insultaient en me traitant de « sale Polack ».

Au fil du temps, les insultes changèrent. Ils ne disaient plus « sale Polack » mais « sale juif ». Pour me défendre contre ces attaques, avec mes autres petits camarades juifs, nous nous regroupions et, bien souvent, les altercations avec les autres enfants se terminaient par des bagarres dans la rue.

Pendant ce temps, en Allemagne, le parti nazi commençait à se mettre en place. Le 30 janvier 1933, le Président Hindenburg nommait Adolph Hitler chancelier.*

Adolph Hitler mit en place une politique répressive et s'entoura des « chemises brunes » ou SA (Sturm Abteilung : sections d'assaut). Il s'agissait d'un service d'ordre, destiné à protéger les réunions du parti nazi de Hitler, qui faisait régner la terreur à travers l'Allemagne.

Par la suite, les SS (Schutzstaffel : escadron de protection) ont remplacé les SA et ont formé l'une des principales organisations du régime nazi, dirigée par Heinrich Himmler.*

La SS, l'organisme le plus représentatif du régime nazi, était divisée en plusieurs branches.

Elle prit de l'ampleur au fil du temps et joua un rôle politique, répressif, idéologique, racial et militaire. Elle fut l'organisatrice et l'exécutante de la « solution finale de la question juive ».

*Les SS, recrutés bien souvent dans la jeunesse hitlérienne, suivaient une formation militaire et politique extrêmement stricte. D'ailleurs, l'endoctrinement poussant ces hommes au fanatisme était la base même de la formation SS. Ils devaient, de plus, répondre à certains critères physiques (race aryenne *), et être d'excellents sportifs de combats.*

Petit à petit, la politique changea en Europe, notamment de 1933 à 1936.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, appelée « la nuit de cristal », plusieurs centaines de synagogues et lieux de culte furent détruites, les commerces et les entreprises exploités par des juifs, saccagés, sur tout le territoire du Reich.*

Il s'agissait de la première épuration raciale de l'Allemagne par les nazis. Les juifs et les communistes arrêtés cette nuit-là furent déportés dans les premiers camps de concentration.

En 1939, trois régimes totalitaires dominaient l'Europe : l'Allemagne hitlérienne, la Russie stalinienne et l'Italie mussolinienne.

Le 1^{er} septembre 1939, les troupes allemandes envahirent la Pologne. Le 3 septembre 1939, la France et le Royaume-Uni déclaraient la guerre à l'Allemagne.

C'est à cette période que de nombreux Français vivant dans le Nord et l'Est de la France quittèrent leur foyer.

Mes parents, ma sœur, mon frère et moi-même avons, nous aussi, quitté Nancy afin d'échapper à l'armée allemande. Nous nous réfugiâmes à Lapalisse dans l'Allier où nous fûmes recueillis par une famille française, M. et M^{me} Besson.

Une quinzaine de jours après notre installation chez les Besson, nous avons appris la défaite de l'armée française qui marquait le début de l'Occupation allemande (1940). Les Allemands décidèrent, dès lors, de diviser la France en deux parties : au nord, la zone occupée par les Allemands et, au sud, la zone libre, administrée par le gouvernement de Vichy.

Comme nous ne pouvions plus retourner à Nancy, nous avons demandé aux Besson de nous aider. Ils suggèrent de nous installer dans leur seconde maison au Giraud, à quatre kilomètres de Lapalisse. Nous nous sommes retrouvés dans un hameau composé de quelques fermes, et nous avons proposé notre aide aux paysans en échange de nourriture. Comme beaucoup d'hommes français étaient mobilisés par la guerre, cette aide fut bien accueillie et, ainsi, nous avons pu assurer notre quotidien.

Pendant ce temps, le général de Gaulle, réfugié à Londres, lança un appel à la résistance le 18 juin 1940.*

Le maréchal Pétain reçut les pleins pouvoirs le 10 juillet 1940. La République, supprimée, fut remplacée par l'État français dont la devise était « Travail, Famille, Patrie ». Les libertés étaient abolies, le gouvernement de Vichy menait une politique de collaboration avec l'Allemagne.*

La vie quotidienne des Français était difficile, une grave pénurie alimentaire s'était installée. Les marchandises étaient rationnées et les « tickets » ne permettaient pas toujours d'acheter le nécessaire.

Le pays était en guerre, le gouvernement mettait en place de nombreuses mesures : couvre-feu, zones interdites, lignes de démarcation, contrôles, rafles allemandes...

D'octobre 1940 à la fin de 1942, l'État français a adopté plus d'une centaine de textes juridiques, décrets et lois visant les juifs.

Le 29 mai 1942, le port de l'étoile jaune est devenu obligatoire et le 8 juillet 1942 la quasi-totalité des lieux publics étaient désormais interdits aux juifs.

Les résistants, peu nombreux au début, augmentèrent vite. Ils se recrutèrent dans tous les milieux, mais la majorité était des ouvriers.

En septembre 1942, l'établissement du service du travail obligatoire (STO) a poussé les réfractaires à rejoindre les maquis.

Mes années dans la Résistance française

C'est à partir de 1942 que je commençai à m'intéresser aux mouvements de résistance en France. Avec mes amis, nous souhaitions y entrer pour nous battre contre l'armée allemande. Personnellement, je ne savais pas comment les intégrer.

En juin 1942, accompagné d'un ami, nous avons finalement rencontré une personne déjà engagée.

J'avais alors 17 ans. Comme les résistants prenaient de nombreuses précautions pour ne pas être repérés, nous reçûmes « des instructions » pour rejoindre le groupe.

J'informai alors mes parents de ma décision, et rien de ce que purent me dire ma mère ou mon père ne me fit changer d'avis. Je m'apprêtais à quitter ma famille, l'envie de me battre pour mon pays et ma survie étaient plus fortes que le reste.

À la gare de Lapalisse, nous avons pris un train pour Mayet-de-Montagne qui se trouve dans l'Allier, à une centaine de kilomètres.

Dès notre arrivée, nous nous sommes rendus à la sortie du village où se trouvait une baraque de cantonnier. Là, nous devons donner un mot de passe. Aussitôt, le jeune homme nous conduisit dans la forêt, au milieu d'une clairière.

Au sol, des fagots de bois et des tapis de branches. Les résistants rassemblaient les nouvelles recrues à l'abri des regards indiscrets.

Nous sommes restés jusqu'au lendemain soir puis, vers 21 h, un camion est venu nous récupérer pour nous amener aux alentours de Thiers, à Chambon.

On changea à nouveau de conducteur et celui-ci nous conduisit jusque dans le Massif Central.

Lieu où je fis mes premiers pas dans la résistance.

Nous emménageâmes dans un chalet où se trouvait déjà une vingtaine de jeunes recrues, chacun se demandant comment allait bien pouvoir se dérouler notre nouvelle vie.

Pendant quelques jours, notre seule préoccupation fut de ne pas se faire remarquer par les paysans des alentours.

Mais l'argent manquant pour payer nos vivres, nous fûmes contraints de voler les garde-manger des fermes pour nous nourrir.

Très vite, les fermiers se montrèrent hostiles et nous trouvèrent indésirables. Nous devînmes isolés.

La population craignait d'aller à l'encontre du gouvernement de Vichy et était peu désireuse d'aider les résistants.

Aussi, de nombreuses personnes approuvaient la collaboration du régime de Vichy au gouvernement nazi.

Malgré tout, les choses se tassèrent et quelques jours plus tard, un colonel de l'armée de l'air, venu de Clermont-Ferrand, vint nous former notamment au balisage et à la réception de colis parachutés de nuit. Il donna des instructions, des armes et un code secret au meneur du groupe pour notre toute première mission. Le soir même, sur la radio BBC¹, le commandant d'aviation nous informait, en langage crypté, qu'allait avoir lieu un parachutage.

Notre mission était de récupérer des containers qui seraient largués d'un avion, non loin de notre chalet. À la nuit tombée, nous sommes allés au lieu de rendez-vous et avons allumé trois feux pour que l'avion puisse nous repérer. Un peu plus tard, nous avons entendu le vrombissement d'un moteur, puis deux containers furent parachutés juste au-dessus de nous. Ils étaient remplis de mitraillettes Sten, de revolvers, de sacs, il y avait aussi de l'argent. On ramena le tout au chalet.

1. Radio cryptée sur une onde spéciale. La BBC est restée célèbre pour son rôle dans la Résistance.

Quelques jours plus tard, un instructeur nous rejoignit pour nous apprendre le maniement des armes et, surtout, la fabrication de bombes avec du plastique pour faire sauter, notamment, des voies ferrées. Il nous expliqua que cette nouvelle génération de bombes était bien plus facile à manier. Auparavant, il fallait utiliser des bâtons de dynamite, qui devaient être enterrés, recouverts de pierres puis reliés à un cordon et à un détonateur. Cela n'explosait pas à tous les coups.

Au contraire, le plastique, qui ressemble à de la pâte à modeler, était beaucoup plus facile, rapide et fiable à utiliser : il suffisait de le coller sur les rails, d'y intégrer un crayon en guise de détonateur avec un compte à rebours.

L'efficacité était des plus redoutables...

Débuta alors pour moi la vie active de résistant. Comme les autres, j'ai changé d'identité pour ne pas être repéré.

J'ai participé à une série « d'attentats » contre l'armée allemande : explosion de voies ferrées, sabotages, coups de main. Il s'agissait, la plupart du temps, d'une tactique de guérilla consistant à faire diversion en attirant l'adversaire sur un lieu afin de permettre l'attaque d'un autre point.

Il y avait deux sortes de résistants : les passifs, qui s'informaient à l'aide de tracts, de presse, et de radios clandestines, et les actifs, attirant notamment les plus jeunes, premiers volontaires pour exécuter des coups de main et sabotages pour combattre.

Un matin, l'armée allemande et la milice sont arrivées au chalet : nous avions été repérés.

Malgré toute notre énergie pour repousser l'ennemi, nous n'étions pas assez nombreux pour remporter ce combat et, avec quelques camarades, nous réussîmes tout de même à prendre la fuite. Les autres, malheureusement, n'eurent pas cette chance et furent tués sur place.

La milice française, souvent simplement appelée milice, a été créée le 30 janvier 1943 par le gouvernement de Vichy pour lutter contre la résistance. Les miliciens traquaient aussi les juifs, les réfractaires au STO², et toute personne ne suivant pas le régime.

2. Service du Travail Obligatoire.

De 1940 à 1942, de nombreux camps d'internement, déjà existants sur le territoire français, servaient à exclure les indésirables, dont les juifs, mais aussi les tsiganes et les sans-abris.

À partir de l'été 1942, ces camps servirent pour la déportation vers Drancy, puis vers Auschwitz.

La zone libre était désormais occupée par les Allemands.

Environ 700 000 hommes français furent envoyés en Allemagne pour accomplir le STO et fournir de la main-d'œuvre au III^e Reich.*

Jean Moulin fonda, en 1943 les « Mouvements Unis de la Résistance (MUR), regroupant Combat, Franc-Tireur et Libération-Sud, les principaux mouvements de résistance de la zone sud.*

Notre fuite nous conduisit à Roanne où nous avons intégré un mouvement nommé l'Union des juifs pour la résistance française. L'UJRF nous a fourni un logement et un emploi. Munis de faux papiers, nous avons intégré l'arsenal de Roanne où le travail consistait à saboter les engrenages des machines qui fabriquaient des obus. Nous mettions du sable dans les tours et de nombreux obus ont ainsi été rendus défectueux, donc inutilisables.

À la fin de l'année 1943, début 1944, l'UJRF me fit quitter Roanne pour Lyon, j'avais à nouveau été repéré...

Arrivé à Lyon, j'ai rencontré une personne du réseau Carmagnole-Liberté. Après lui avoir narré mes missions dans la résistance, il m'installa chez Félix Birenbaum, autre résistant de ce groupe, qui devint mon ami.

Carmagnole-Liberté était un groupe local lyonnais de résistance FTP-MOI (Francs-Tireurs et Partisans de la Main-d'œuvre Immigrée).

Je repris vite mes activités de résistant, entre coups de main et sabotages. Je me souviens, notamment, lorsque nous avons fait sauter les voies ferrées dans le tunnel de Tarare, des camions Berliet destinés à l'armée allemande, des garages... Il est aussi arrivé que l'on « s'occupe » de miliciens.

En dehors de notre engagement pour défendre notre pays, il fallait aussi se battre pour notre propre survie.

L'arrestation et la déportation

Le 25 juillet 1944, au matin, nous avons reçu pour mission de nous rendre place Bellecour afin de faire diversion pour libérer plusieurs résistants devant être fusillés.

Malheureusement, les choses ne se sont pas passées comme prévu, et nous nous sommes fait arrêter, Félix et moi, par de jeunes Français portant le brassard PPF.

Il s'agissait du Parti Populaire Français, fondé et dirigé par Jacques Doriot, principal parti politique fasciste français.

Ils nous emmenèrent à la Gestapo, alors que d'autres furent abattus sur place.

Nous sommes restés enfermés dans une cave jusqu'au soir puis transportés en camion à la prison de Fort Montluc.

Dès notre arrivée en cellule, j'ai demandé aux autres détenus s'ils savaient ce qui nous attendait.

La seule chose que l'on m'a confiée, c'est que certaines nuits, vers 4 h du matin, ils entendaient des portes s'ouvrir, les SS amenaient des détenus à l'extérieur et les fusillaient.

Je les ai entendus faire redoutant que vienne mon tour.

Un matin, vers 6 h, les SS sont venus nous chercher Félix et moi dans notre cellule. Avec d'autres résistants, ils nous ont reconduits en camionnette, place Bellecour, au siège de la Gestapo.

À nouveau, on nous enferma dans une cave et tout au long de la matinée, les uns après les autres, nous étions appelés au dernier étage pour subir des interrogatoires.

Vint mon tour. Dès le début, les coups tombèrent. Les hommes de Klaus Barbie* me cassèrent les dents, me firent subir le supplice de la baignoire : poings et jambes liés, une barre en travers des bras, ils m'immergeaient dans une baignoire remplie alternativement d'eau chaude et d'eau froide, me rouant de coups entre chaque opération, les questions ne cessant de fuser.

L'interrogatoire dura quatre jours et quatre nuits ; puis on me ramena en cellule au Fort Montluc où je restai jusqu'au 11 août 1944.

Malgré tout, j'ai vite pris conscience que j'avais « de la chance »... D'autres résistants furent brûlés avec des mégots de cigarettes, eurent les ongles arrachés ou reçurent de violentes et lancinantes décharges électriques...

À l'aube de ce 11 août 1944, les SS sont venus nous chercher pour nous transporter en camion à la gare de Perrache. Parmi les prisonniers, j'y retrouvais les juifs qui avaient été entassés dans ce que l'on appelait communément entre nous « la baraque aux juifs » qui se trouvait au beau milieu du Fort Montluc. Il y avait aussi de nombreux résistants venant de la prison Saint-Paul.

Ainsi, les SS formèrent leur convoi. Ce matin-là, un homme d'église vint sur le quai, il s'agissait du cardinal Gerlier* qui tenta désespérément de négocier notre libération. Il s'est même proposé en échange. Mais rien n'a pu détourner les SS de leur « mission ».

Le convoi quitta alors la gare de Lyon mais, aux alentours de la gare de Tournus, la voie sauta. J'appris que dans notre convoi se trouvaient des résistants d'importance que l'on voulait absolument libérer. Mais la tentative d'évasion échoua. Les SS étaient des militaires aguerris qui surveillaient de près leurs prisonniers.

Après réparation de la voie, le train repartit en direction de Chaumont. Un autre aléa nous contraignit de nouveau à changer de direction. Nous nous dirigeons désormais vers Vittel.

À la gare de Vittel, des Britanniques nous ont apporté à manger et à boire. Puis le train est reparti en direction de Rothau, près de Strasbourg.

Un camp allemand à Vittel servait, de 1941 à 1944, à retenir prisonniers des civils britanniques ou américains. Les nazis avaient besoin de civils à échanger contre des civils allemands arrêtés par les Britanniques et les Américains.

Au camp de Vittel, fait très particulier, la nationalité primait sur les critères racistes des nazis. Ainsi, un juif pouvait s'y sentir protégé par sa nationalité.

À la gare de Rothau, les SS sortirent cinquante hommes dont je faisais partie et nous amenèrent au camp du Struthof. Nous y avons passé la nuit.

Les prisonniers nous racontèrent la dureté de leur vie, le travail difficile, les expériences médicales faites sur les déportés.

Comment croire à ces horreurs ! Mais nous y étions... Nous pouvions voir l'état dans lequel se trouvaient les déportés. C'est ainsi que je découvris avec horreur le système concentrationnaire.

Le camp de Struthof, situé en Alsace, a été le seul camp d'extermination nazi se trouvant en France et étant équipé d'une chambre à gaz. Il a fait de très nombreuses victimes, par le travail forcé, le manque de nourriture et les exécutions. Ce camp est resté malheureusement célèbre pour les pseudo-expériences scientifiques qui ont également été pratiquées sur les détenus.

Au petit matin, les SS sont venus et ont récupéré 20 hommes sur les 50, dont moi-même.

Le train est reparti et a roulé deux ou trois jours.

Je sus plus tard que mon convoi n'était pas comme les autres, où les déportés étaient entassés dans des wagons à bestiaux. Nous, nous étions dans des wagons équipés de banquettes et de sanitaires ; nous n'avons pas souffert du transport.

Au petit matin du 3^e jour de voyage, un de mes compagnons me secoua pour me réveiller. J'observais, stupéfait, à travers la vitre, le spectacle qui s'offrait à moi. La ligne de chemin de fer se terminait au beau milieu de baraquements : il y avait une multitude de prisonniers, têtes rasées, costumes rayés, hagards, l'air exténué, et des SS pour les surveiller, armés jusqu'aux dents et tenant en laisse des chiens qui ne cessaient d'aboyer.

Nous étions arrivés à Auschwitz-Birkenau mais nous ne le savions pas encore.

Ils crièrent pour nous faire descendre du train et nous mirent en rang. Des déportés s'approchèrent de nous, nous demandant d'où nous venions et

s'inquiétant de savoir pourquoi ils n'étaient pas encore libérés : nous étions le 15 août 1944, des bruits couraient que la guerre touchait à sa fin...

Les forces alliées, aidées par la résistance française, repoussaient peu à peu l'armée allemande, tandis que la milice continuait de combattre aux côtés de l'occupant.

Le 3 juin 1944, quelques semaines après la bataille de Normandie, le Gouvernement provisoire de la République française (GPRF) installa son autorité sur le territoire libéré, et se substitua progressivement au régime de Vichy.

Le maréchal Pétain quitta le gouvernement le 20 août 1944. Paris fut libéré le 25, le régime de Vichy n'existait plus.

J'étais dans ce qui ressemblait d'apparence à un camp de concentration, en Pologne, et la liberté était encore bien lointaine.

Je répondis que nous arrivions de Lyon, que la milice nous avait arrêtés et je demandais à mon tour où nous nous trouvions.

Les déportés me répondirent par cette terrible phrase : « Vous êtes à Auschwitz : ici, on rentre par la porte et on ressort par la cheminée. »

Puis, ils nous chuchotèrent des conseils de survie. Nous allions subir la sélection. Il fallait mentir sur son âge : si l'on avait moins de vingt ans, ce qui était mon cas, il fallait dire que l'on avait plus ; si l'on était étudiant, il fallait dire que l'on était ouvrier, maçon, cordonnier, menuisier... n'importe, il fallait justifier de son utilité pour ne pas être exécuté.

Les SS procédèrent à leur sélection : d'un côté, les jeunes et valides, destinés à la « mort lente » par le travail forcé ; de l'autre, les vieillards, hommes, femmes et enfants directement conduits aux crématoires.

On nous enferma dans un baraquement nommé « canada » : ce baraquement servait de « triage » et se trouvait non loin du complexe chambre à gaz-crématoire.

Les SS y stockaient tous les biens des déportés qui devaient s'en démunir dès leur arrivée dans le camp.

Pour nous, ce fut la « quarantaine ». Nous restâmes en réalité une dizaine de jours, sans sortir, observant à travers les planches de bois

l'horreur du camp, l'arrivée de nouveaux convois, les sélections, l'odeur de « viande grillée », se demandant comment survivre à cette folie meurtrière.

Alors que nous étions encore enfermés, de nombreux convois de juifs hongrois arrivèrent. Il n'y eut aucune sélection pour eux, tous furent dépouillés, gazés et brûlés dès leur arrivée.

L'industrie de la mort a atteint son apogée avec la liquidation, à compter d'août 1944, de plus de 435 000 juifs hongrois, déportés sur une durée de 56 jours. Près de 8 000 citoyens hongrois disparaurent ainsi chaque jour.

Les SS nous apportaient un peu de nourriture. Je profitais de cet enfermement pour essayer d'avoir le plus d'informations possible sur le camp. On m'expliqua que nous nous trouvions dans une partie du complexe du camp, nommé Birkenau, et qu'il s'agissait d'un camp de « triage » et surtout, d'un camp de femmes. Elles étaient gardées par celles que l'ont pris plus tard l'habitude de dénommer les « chiennes allemandes », enrôlées par les SS.

Les femmes ont probablement été beaucoup plus mal traitées que les hommes à Birkenau, leurs conditions d'hygiène étant encore plus déplorables que les nôtres.

Quand les SS décidèrent de nous sortir du baraquement, tous en rang, nous avons dû nous dévêtir complètement pour nous rendre aux douches. Des déportés vinrent nous raser les cheveux, d'autres ramassèrent nos vêtements. Puis nous entrâmes dans les douches.

Pour nous, ce fut de l'eau, pas du gaz...

Les SS, m'a-t-on dit à l'époque, douchaient ou gazaient les déportés dans les mêmes lieux. Ils jetaient du zyklon B^{3*} dans des trappes qui se trouvaient juste à côté des jets de douche, au plafond.

Après cette douche, les SS nous mirent de nouveau en rang. Et d'autres déportés vinrent avec des fioles d'encre pour nous tatouer un numéro à l'aide d'un bout de bois et d'une aiguille.

3. Gaz mortel.

Celui qui devait me tatouer était français. Je me souviens lui avoir demandé de faire un tout petit numéro car je ne voulais pas que cela se voie trop quand je serais libéré. L'espoir permettait d'avancer.

On m'a tatoué le numéro 19 31 89.

C'est alors qu'un des déportés de mon convoi sortit du rang, se dirigea vers un SS et l'informa que nous n'étions pas des résistants mais des juifs.

Alors, le premier numéro qui nous avait été tatoué fut barré pour en avoir un second : B9664

Puis, on me donna une chemise et un pantalon rayé. Il y avait une bande de tissu au niveau de la poitrine, côté gauche, et une autre sur le pantalon, côté droit, sur lesquelles était rappelé mon matricule. Nous étions identifiés uniquement par nos numéros, ni nom ni prénom ne prévaudraient désormais.

À côté du matricule était apposé un triangle de couleur rouge pour les résistants, vert pour les prisonniers de droit commun *, noire pour les anarchistes*, violette pour les ecclésiastiques, et rose pour les homosexuels.

Pour les juifs résistants, deux triangles superposés : un rouge et un jaune qui formaient une étoile de David et, au cœur de l'étoile, la lettre de la nationalité de la personne.

Je me retrouvais donc affublé d'une étoile rouge et jaune et de la lettre « F ».

Bien plus tard, un camion vint nous chercher et nous quittâmes le camp de Birkenau.

Nous arrivâmes au camp d'Auschwitz, construit dans d'anciennes casernes polonaises, grands bâtiments austères de brique rouge. À partir de cet instant, Félix et moi fûmes séparés. Jamais nous n'avons été affectés dans un même kommando* de travail.

Pour ma part, on m'affecta au bloc 14A, au premier étage. Le chef de chambrée, le « Stubedienst », nous expliqua que nous faisons partie du kommando de « Sandgrube »⁴. Il attribua à chacun de nous un emplacement pour dormir.

4. Carrière de sable.

À la fin de l'après-midi, nouvel ordre du « Stubedienst » : « *Antreten inder Stelle* »⁵ !

Les ordres étaient donnés en allemand. Il nous fallait très vite les comprendre.

L'incompréhension justifiait les coups.

En rang entre les bâtiments, sur cinq colonnes, les SS nous comptaient. Et cet appel pouvait durer jusqu'à quatre longues heures. Nous devions rester complètement immobiles, quoiqu'il advienne.

L'appel terminé, nous remontions dans notre bloc. Ce « cérémonial » avait lieu deux fois par jour.

Et ce fut ainsi tout le temps de mon internement au bloc 14A.

Les SS nous distribuèrent à chacun, le premier jour de notre arrivée à Auschwitz, un « Miska », gamelle émaillée que l'on protégeait comme la prunelle de nos yeux. Si, par malheur, nous la perdions, il fallait troquer de la nourriture solide, des cigarettes ou pire, un vêtement, pour en récupérer une.

Le matin, en guise de petit déjeuner, les SS nous servaient inlassablement une boisson chaude infâme : mélange d'eau bouillie et d'herbes infusées. Le breuvage à peine avalé, ils criaient déjà : « *Antreten inder Arbeit* »⁶ !

Toujours en rang sur cinq colonnes, nous partions à la carrière de sable sous les ordres d'un kapo et d'un « Führerarbeit »⁷.

L'administration du camp était placée sous le contrôle des SS. Ceux-ci étaient peu nombreux par rapport au nombre de déportés. Ils eurent alors la macabre idée de confier l'administration directe du camp à des prisonniers, nommés kapos. Il s'agissait, le plus souvent, de prisonniers de droit commun ou d'Allemands communistes. Ces privilégiés se sont souvent montrés aussi féroces que les SS eux-mêmes.

5. « Descendez et mettez-vous en rang ! »

6. « En rang, allez travailler ! »

7. Chef de travail.

La carrière de sable se trouvait en dehors du camp. Pour nous y rendre, nous passions chaque jour devant le « Lagerführer »⁸. À ses côtés, un orchestre jouait des marches militaires. Le kapo criait : « *Mützen ab !* »⁹. Nous devions alors retirer nos casquettes, le saluer sans le regarder et repartir au pas cadencé.

Le kapo qui menait notre groupe donnait les indications nécessaires au lagerführer : nom du kommando et nombre de déportés.

Le premier jour, nous étions cent vingt. Le Lagerführer ordonna au kapo que nous ne devions plus qu'être cent à notre retour le soir...

Durant la journée de travail, vingt déportés furent donc éliminés par le kapo et ses sous-fifres, à coups de pelle ou de pioche.

Notre travail consistait à creuser la terre, avec juste des pelles, puis nous chargions des wagonnets qui la transportaient ailleurs.

À midi, nous avions une pause pour prendre notre repas. On nous servait une louche de soupe, qui avait plus la consistance de l'eau qu'autre chose et qui avait un goût infâme. Même un chien aurait refusé de la manger !

Certains déportés, dans les premiers jours suivant leur arrivée, ne voulaient pas avaler ce breuvage. Mais il n'y avait rien d'autre.

Le travail extrêmement difficile, par le manque d'équipements, la malnutrition, les mauvais traitements, n'était pas la seule raison qui nous conduisait vers la mort.

Souvent, un SS s'amusait à jeter son calot par terre et ordonnait à un déporté d'aller le lui chercher. Celui-ci courait alors ramasser le calot, le SS le mettait en joue et le tuait.

Ou alors, les SS demandaient aux déportés de s'accroupir, portant une pierre très lourde à bout de bras et de la transporter en sautillant comme des grenouilles jusqu'à ce que les pauvres hommes s'effondrent et soient immédiatement fusillés.

8. *Chef de camp*

9. « *Décoiffez-vous !* »

Nos vies n'étaient rien, elles n'avaient aucune importance.

Et chaque journée avait son lot d'atrocités où les limites de l'horreur et de la déshumanisation étaient toujours plus repoussées.

Le soir, après douze à quatorze heures de travail, nous passions de nouveau devant le Lagerführer, le saluant, accompagné de son orchestre, jouant toujours, comme si cette parodie pouvait nous faire oublier la réalité du camp.

Je me souviens encore de la première fois où j'ai découvert l'inscription en lettres de métal à l'entrée du camp : « Arbeit macht frei », le travail rend libre.

Ou bien de toutes ces femmes, au premier étage d'un bâtiment, nous faisant signe de la main ; il s'agissait du « Sonderbauten », le bordel où les SS avaient mis « à leur disposition » ces femmes, des prisonnières contraintes de se prostituer pour quelques bouchées de pain en plus.

Un autre kommando recevait aussi un peu plus de nourriture : il s'agissait du « Sonderkommando ».

Ce kommando spécial était chargé de l'incinération des cadavres au sortir de la chambre à gaz à Birkenau. Essentiellement composé de juifs, il était régulièrement éliminé par les SS et remplacé pour qu'il n'y ait pas de témoin de la solution finale.

Nous les envions uniquement pour le surplus de nourriture qui leur était donné.

Chaque soir, chacun regagnait son bloc. Malgré la fatigue, la peur de communiquer, je profitais de ces rares instants où nous étions dans les blocs pour échanger, bien que parler n'était plus une priorité, seule la survie comptait.

Mais c'était un répit de courte durée, nos vies étaient scandées par les appels. Après ceux-ci, nous recevions, en guise de repas du soir, une ration de pain (de forme cubique et à partager en douze parts), accompagnée d'une espèce de boule de graisse. Puis nous nous couchions, enroulés dans une couverture sur la coya^{10*}.

10. Châlit : structure de lit.

Dans les baraquements surpeuplés, les déportés trouvaient difficilement le sommeil. Entassés sur des châlits en bois de trois étages, plusieurs personnes occupaient, bien souvent, l'emplacement prévu pour une seule. Il n'y avait pas de matelas de paille pour tous si bien qu'il fallait dormir à même les planches, pas toujours avec des couvertures. Les paillasses étaient souillées, les couvertures remplies de vermine. Les sanitaires étaient constitués d'urinoirs, rangées de trous percés à même le béton, et de lavabos où seule de l'eau polluée arrivait.

En plus de ces traitements inhumains, deux à trois fois par semaine, aux alentours de minuit, un SS venait et hurlait : « *Lauskontrolle !* »¹¹.

Nous devions nous lever et nous mettre en rang, entièrement nus, puis nous défilions devant le SS. Sans un mot, à l'aide de sa matraque, il nous séparait en deux groupes, un à droite, un à gauche. Lorsqu'il avait terminé, soit le groupe de droite, soit celui de gauche, ce n'était jamais le même, se rendait vers un camion spécial qui l'attendait devant la porte du bloc : c'était un camion dont l'arrière ressemblait à une caisse hermétique : le tuyau d'échappement renvoyait les gaz à l'intérieur du camion. Les déportés sélectionnés montaient dans ce camion qui allait, nous disait-on, à Birkenau : arrivés là-bas, tous étaient morts, asphyxiés par les gaz d'échappement. Encore une mise en œuvre de la « solution finale ». Pour nous qui restions, nous savions que ceux qui partaient ne reviendraient jamais.

Brusquement, on m'affecta au kommando chargé de la construction de routes.

Derrière la guérite des SS, soit le premier bâtiment à l'entrée du camp, se trouvait une sorte de rue. Nous avons dû y creuser une tranchée de six à sept mètres de profondeur, uniquement avec des pelles et des pioches. Cette tranchée devait abriter des tuyaux d'évacuation du camp. Au moment de reboucher la tranchée, après la mise en place de ces canalisations, les SS y poussèrent des déportés ; nous n'eûmes d'autre choix que de les enterrer vivants.

Le travail forcé servait à exploiter la main-d'œuvre mais aussi à faire mourir un maximum d'hommes, en brisant la volonté et la santé des détenus.

11. Contrôle de poux.

Je ne raconte que ce que j'ai vu ou vécu. D'autres déportés peuvent apporter d'autres témoignages.

Bien que les meurtres étaient perpétrés chaque jour et de différentes façons, pour survivre, nous devions continuer à travailler, sans relâche.

Je me souviens de quelques épisodes particuliers à Auschwitz, gravés dans ma mémoire.

Un matin d'octobre 1944, les SS nous rassemblèrent sur la place d'appel et nous servirent une soupe à base de lait, de semoule et de sucre. Elle avait un peu la consistance d'un flan. J'ai encore le souvenir de ce breuvage, j'avais l'impression que jamais je n'avais mangé quelque chose d'aussi bon ; on nous affamait tellement. Nous étions tous en rang, nous demandant pourquoi on nous avait servi ce repas au lieu de nous envoyer au travail. Un peu plus tard, nous comprîmes lorsqu'arriva un gradé militaire allemand. Il s'agissait de Heinrich Himmler qui venait visiter le camp d'Auschwitz accompagné de membres de la Croix-Rouge internationale. Les SS leur firent visiter le camp, mais uniquement les parties qu'ils jugeaient « visibles ». Une de leurs supercheries avait été de faire creuser une soi-disant piscine dans le camp, comme s'il s'agissait simplement d'un camp de travail... Mais comment être dupés par tous ces « morts vivants ».

Cette visite fut, malgré tout, un évènement exceptionnel pour chacun d'entre nous car, sans celle-ci, jamais nous n'aurions eu la chance de manger autre chose que les soupes infâmes qui nous étaient servies ou les boules de graisse.

« Les rumeurs de chambres à gaz ne pouvaient être vérifiées parce qu'il fut strictement interdit aux délégués de visiter les krema d'Auschwitz, au sein desquels se trouvaient les chambres à gaz et les installations de crémation. Ils furent amenés uniquement dans les parties de l'énorme complexe qui comprenaient des prisonniers qui n'étaient pas destinés à l'extermination. »
(Extrait du rapport Lüftl.)

Un autre évènement de taille a eu lieu le 7 octobre 1944. Le Sonderkommando en charge des fours crématoires s'est soulevé. Même si cela s'est déroulé à Birkenau, la rumeur s'est très vite propagée sur les sites.

250 déportés, faisant partie de ce kommando, avaient réussi à se procurer quelques armes et explosifs et ont tenté une révolte. Ils réussirent à détruire

partiellement le crématoire IV. Après l'explosion, ils coupèrent les barbelés électrifiés à l'aide de pinces, et s'échappèrent dans la forêt. Mais la tentative d'évasion échoua et ils furent rattrapés puis quasiment tous exécutés.

Il arriva aussi qu'un matin, les SS ne nous fassent pas travailler et nous rassemblent sur la place, près des cuisines. Ils avaient dressé une grande potence où cinq déportés étaient déjà pendus. Le Lagerführer nous prévint qu'en cas de tentative d'évasion, le même sort nous serait réservé car : « *On ne s'évade pas d'Auschwitz.* »

Puis, ils nous obligèrent à défiler devant les cinq malheureux pendus.

Un autre jour, je me rendis au fond du camp vers le bloc où se trouvait le bunker qui était une prison à l'intérieur du complexe d'Auschwitz. Toutes les fenêtres étaient condamnées au moyen de planches, mais nous pouvions entendre les hurlements des déportés sous la torture.

C'était une chose inimaginable de concevoir une prison où des hommes étaient torturés alors que nous nous trouvions dans un camp d'extermination où nous étions déjà maltraités et voués à la mort.

Je n'ai heureusement pas vu ce bunker de l'intérieur durant la guerre mais j'ai pu le visiter lors des *Voyages de la mémoire* auxquels j'ai, bien plus tard, participé.

C'est un endroit infâme dans lequel il n'est possible, ni de s'asseoir, ni de se tenir debout, ni de s'allonger.

Lorsque les SS cessaient les tortures, ils sortaient les détenus, il s'agissait le plus souvent de Polonais, et les fusillaient devant « le mur de la mort ».

Depuis ma séparation avec Félix, j'avais rarement l'occasion de le croiser. Chacun était dans son Kommando, harassé par le travail, et constamment surveillé. Pourtant, nous avons eu une fois la possibilité de nous rencontrer. Pour quelques raisons obscures, les SS m'avaient donné la bastonnade, 50 coups de matraque sur les fesses. Il me fut impossible de reprendre le travail après un tel châtiment. J'avais l'impression d'avoir les os brisés. Je fus alors conduit à l'infirmerie pour quelques jours. Félix, ayant

appris ce qu'il m'était arrivé, vint me rendre visite. Nous étions affaiblis, maltraités mais heureux de voir que chacun de nous tenait bon... Je n'eus pas d'autres occasions de revoir Félix dans le camp.

Toute l'industrie allemande était représentée à Auschwitz : Mercedes, Dècavet (aujourd'hui Audi), IG Farben (chimie), Siemens (matériel électrique), Krupp (armement), sans oublier l'exploitation des mines de sel et de charbon. En tout, il y avait trente-neuf kommandos de travail qui constituaient une main-d'œuvre gratuite à profusion, que les SS exploitaient et faisaient souffrir.

Les journées défilaient sans fin dans l'horreur du camp. Le travail était difficile, les jours et les nuits étaient ponctués par les appels, les meurtres, les sélections pour le « gazage ». La nourriture devint de plus en plus rare et inconsistante ; le froid s'installa.

Auschwitz a été le plus grand camp de concentration et d'extermination du III^e Reich. En cinq ans, plus de 1,1 million d'hommes, de femmes et d'enfants y moururent, dont 900 000 immédiatement à leur sortie des trains. 90 % de ces personnes étaient juives. Les déportés étaient tués massivement dans les chambres à gaz mais aussi par balles ou par le travail forcé.

En raison de sa taille, le complexe Auschwitz-Birkenau est considéré comme le symbole des meurtres en masse commis par les nazis et, plus particulièrement celui du génocide de près de 6 millions de juifs.

Puis arriva le mois de décembre 1944. Un matin, nous entendîmes comme un bruit de tonnerre : il s'agissait, en fait, de l'offensive russe. Mais nous étions toujours les prisonniers des SS et nous continuions à travailler sans relâche.

Fin 1944, l'armée rouge (armée russe) se rapprocha d'Auschwitz. Les nazis continuèrent l'extermination dans les chambres à gaz aussi longtemps que cela leur fut possible. Ils espéraient ainsi faire disparaître tous les témoins de la solution finale. Ce ne fut qu'en novembre 1944 que les trois crématoires encore en activité furent dynamités. D'une manière générale, les SS tentèrent de détruire et d'effacer les traces des crimes commis. Ils brûlèrent leurs archives qui comprenaient, notamment, les listes des juifs exterminés. Ils firent nettoyer et recouvrir de terre par des déportés les fosses contenant les cendres des victimes.



De la « marche de la mort » à la libération

En janvier 1945, les SS commencèrent à évacuer les premiers déportés, en camion, vers les camps de Dachau, Buchenwald ; les femmes furent transférées vers le camp de Bergen-Belsen. D'autres furent employés dans les usines d'armement situées plus à l'intérieur du Reich.

À Auschwitz ne sont restés que les malades et quelques déportés qui ont pu se cacher dans les baraques.

Parmi les 7 500 survivants du camp, 2 000 ne vivront que quelques jours.

Je venais de passer six mois à Auschwitz quand, dans la nuit du 17 au 18 janvier 1945, on nous fit quitter le camp avec d'autres déportés. Aucun camion ne nous attendait. Les SS nous firent partir à pied. Dès la sortie du camp, de chaque côté de la route, nous découvrîmes très vite des montagnes de cadavres de déportés. Les gardes SS avaient pour instruction de tirer sur tous ceux qui ne pourraient avancer.

Il s'agissait du dernier appel général qui regroupait 67 000 déportés dont 31 800 d'Auschwitz et 35 100 issus des camps auxiliaires.

Nous avons marché entre trois et quatre jours, sans eau ni nourriture, dans la torpeur hivernale. Nous n'avions que notre simple uniforme en toile, avec des souliers abîmés. Nous mangions la neige sur le bord de la route pour étancher notre soif.

Des dizaines de milliers de déportés ne survécurent pas à ces marches forcées.

Nous avons cheminé ainsi, cahin-caha, jusqu'en Tchécoslovaquie pour arriver à côté de Prague, à Teresinechta. Là, les SS nous ont chargés dans des wagons qui nous amenèrent à Mauthausen.

Plus tard, ces marches forcées furent appelées les « marches de la mort ».

Dans un premier temps, on nous parqua autour du camp de Mauthausen. Nous apprîmes très vite qu'il y avait majoritairement, dans ce lieu, des déportés espagnols venus de camps de concentration français.

La guerre d'Espagne, de juillet 1936 à 1939, opposa le camp des nationalistes à celui des républicains, et s'acheva par la défaite de ces derniers. Cette guerre a entraîné d'importants mouvements de population ; en mars 1939, le nombre de réfugiés espagnols en France a été estimé à 440 000 personnes. Les autorités françaises, se trouvant débordées, ont placé certains de ces réfugiés dans des camps de concentration.

Nous sommes restés dix jours à Mauthausen. Le travail y était très difficile puisque nous étions dans des carrières de pierres. Pour s'y rendre, nous devions descendre deux cents marches par un escalier difforme. Descendre les marches ne posait pas trop de problèmes mais les remonter était terriblement exténuant, d'autant que les SS « punissaient » certains déportés : ils devaient monter les marches en portant une pierre à bout de bras. Nombre d'entre eux, parvenus au sommet, sautaient dans le vide pour se suicider.

Ceux qui tombaient d'épuisement étaient abattus par les SS ou précipités du haut de la carrière.

Comme ailleurs, le travail était entièrement manuel.

Beaucoup de déportés moururent à Mauthausen.

Dans le camp, comme nous étions les derniers arrivants, il n'y avait plus de châlit alors nous dormions à même le sol dans les baraques. Nous étions tellement nombreux qu'il nous fallait dormir tête-bêche, entassés.

Il était impossible de se lever la nuit pour faire ses besoins sans risquer de marcher sur les autres déportés en revenant s'allonger, tellement nous étions serrés. Le déporté qui s'y risquait devait alors attendre le reste de la nuit à l'entrée de la baraque le départ pour la carrière, debout, sans dormir.

En janvier 1945, le camp de Mauthausen rassemblait plus de 85 000 prisonniers mais plus de 118 000 personnes y ont été exterminées.

Il a été le dernier camp libéré par les forces américaines, le 5 mai 1945.

Un matin, les SS nous firent quitter le camp de Mauthausen pour nous transporter en camion dans un autre camp localisé dans le Tyrol autrichien, dénommé Ebensee. Ce camp était situé à l'extrémité sud du lac Traun, à environ soixante-quinze kilomètres au sud-ouest de Linz.

Il s'agissait d'un camp de concentration où le travail s'effectuait dans des tunnels. Les détenus y fabriquaient des missiles V1 et V2*.

Je me souviens que le travail était extrêmement difficile dans ce camp. Nous devions creuser la montagne avec des marteaux-piqueurs. Les SS déposaient ensuite des bâtons de dynamite, créant ainsi de nouvelles galeries. Nous étions horriblement diminués et à bout de force. Il nous fallait être trois ou quatre pour soulever le marteau-piqueur qui devait peser 50 kg environ. Nous mettions une barre de bois à l'intérieur de l'anneau pour nous aider à le soulever.

Nous travaillions près de quatorze heures par jour.

La famine faisait rage dans le camp d'Ebensee.

Nous en étions réduits à nous nourrir d'écorce d'arbre, d'herbe, de terre pour tenter de garder quelques forces. Tant et si bien qu'il arriva que les arbres n'aient plus d'écorce et que l'herbe disparut totalement du sol. Le spectacle qui s'offrait à nous autour du camp n'était alors que désolation. L'espoir nous quittait. Mais l'envie de survivre surpassait malgré tout les limites de l'horreur. Pour tenter d'enrailer cette faim qui nous tenaillait, notre instinct de survie nous poussa à nous préparer des « soupes » avec des os humains que nous broyions.

Nous étions simplement vêtus d'une sorte de robe en toile et, face à un froid glacial, nombre de mes compagnons moururent.

C'était l'hécatombe. Mes forces m'abandonnaient, je sentais que, moi aussi, je faiblissais.

Le matin du 7 mai 1945, nous ne sommes pas allés travailler. On nous mit en rang sur la place d'appel. Les SS n'étaient plus là, nous étions gardés

par des Schupos¹² et des enfants venus de nulle part. Puis, un de ces gardes nous expliqua que l'armée américaine approchait et qu'elle bombardait les camps. Pour notre sécurité, ils nous conseillèrent de nous cacher dans les tunnels. Aucun d'entre nous n'accepta « ce marché de dupe », nous n'avions aucune confiance en ces hommes que les SS avaient envoyés.

Et nous étions à bout de forces, il nous importait peu de mourir sous les bombes.

En fait, bien plus tard, j'appris que les SS, avant de partir, avaient miné les tunnels pour tous nous tuer.

Vers 11 h, les tanks américains arrivèrent dans le camp d'Ebensee.

Dès l'ouverture des portes, les soldats américains furent effarés par l'ampleur de l'horreur sous leurs yeux : nous étions dans un état proche de la mort.

Je ne pense pas que j'aurais pu survivre deux ou trois jours de plus. Je pesais alors 38 kg.

Les troupes américaines nous prirent en charge, ils nous examinèrent puis nous firent dévêtir pour nous asperger de DDT*. Nous étions infestés de vermine.

Si l'on m'avait couché sur le sol, j'aurais pu avancer rien qu'avec la vermine qui grouillait sur mon corps.

L'armée américaine avait apporté des boîtes de rations de nourriture qu'ils distribuèrent en abondance, sans prendre conscience de l'erreur qu'ils venaient de commettre.

Affamés, nombre d'entre nous se jetèrent sur la nourriture distribuée et furent atteints de dysenteries. Les trois-quarts moururent pour avoir trop mangé brusquement.

Cette hécatombe, à la libération du camp, était en partie due à l'ignorance des troupes américaines de la façon dont il fallait prendre en charge des personnes sous-alimentées depuis si longtemps.

12. Agent de police allemand

Les camps furent libérés petit à petit. L'armée y découvrit des cadavres qui s'amoncelaient en plein air, des détenus squelettiques qui pouvaient à peine bouger.

Le risque d'épidémies était important et de nombreux baraquements ont dû être brûlés par prévention.

Pour la majorité des soldats, la découverte du système concentrationnaire a été une révélation.

Contrairement à l'armée soviétique, qui resta discrète sur le système concentrationnaire nazi probablement à cause de la présence des camps soviétiques du goulag de Sibérie, l'armée américaine apporta une publicité maximale à la découverte des camps.

Elle organisa la visite de camps afin d'obliger les Allemands à prendre conscience de l'ampleur des crimes commis par l'Allemagne nazie.

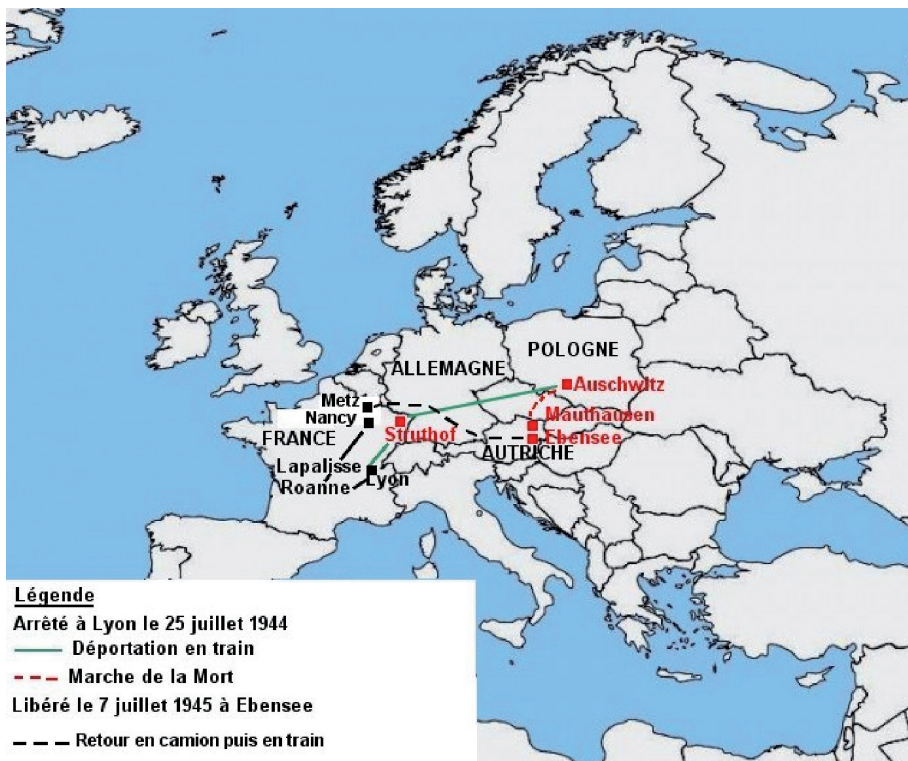
Adolph Hitler se suicida le 30 avril 1945 à Berlin.

Au lendemain de la capitulation sans condition de l'Allemagne, le 8 mai 1945, les chefs d'États et de gouvernements alliés annoncèrent simultanément, sur les radios, la cessation officielle des hostilités en Europe.

Les nazis ont fui l'Europe afin de gagner des lieux sûrs, où ils savaient qu'ils ne seraient pas inquiétés. La plupart partirent pour l'Amérique latine, où les régimes conservateurs en place n'hésitèrent pas à utiliser le « savoir-faire » de ces hommes dans leur chasse aux opposants.



Les camps de concentration du III^e Reich



« Parcours » de Charles Gottlieb



Liste des convois partant de France à destination d'Auschwitz

Année 1942

13 mars : le premier convoi de juifs arrive à Belzec (Belec), le deuxième camp de la mort après Chełmno.

5 juin : départ du 2^e convoi de déportation des juifs de France de Compiègne vers Auschwitz (1 000 déportés, 32 survivants à la libération).

22 juin : départ du 3^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 24 survivants à la libération).

25 juin : départ du 4^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Pithiviers vers Auschwitz (1 000 déportés, 24 survivants à la libération).

28 juin : départ du 5^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Beaune-la-Rolande vers Auschwitz (1 004 déportés, 35 survivants à la libération).

17 juillet : départ du 6^e convoi de déportation des juifs de France, de Pithiviers vers Auschwitz (928 déportés, 80 survivants à la libération).

19 juillet : départ du 7^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (999 déportés, 16 survivants à la libération).

20 juillet : départ du 8^e convoi de déportation des juifs de France, d'Angers vers Auschwitz (827 déportés, 14 survivants à la libération).

22 juillet : départ du 9^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (996 déportés, 5 survivants à la libération).

24 juillet : départ du 10^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 4 survivants à la libération).

27 juillet : départ du 11^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 12 survivants à la libération).

29 juillet : départ du 12^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 001 déportés, 5 survivants à la libération).

31 juillet : départ du 13^e convoi de déportation des juifs de France, de Pithiviers vers Auschwitz (1 000 déportés, 4 survivants à la libération).

3 août : départ du 14^e convoi de déportation des juifs de France, de Pithiviers vers Auschwitz (1 034 déportés, 4 survivants à la libération).

5 août : départ du 15^e convoi de déportation des juifs de France, de Beaune-la-Rolande vers Auschwitz (1 014 déportés, 5 survivants à la libération).

7 août : départ du 16^e convoi de déportation des juifs de France, de Pithiviers vers Auschwitz (1 069 déportés, 6 survivants en 1945).

10 août : départ du 17^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 006 déportés, 1 survivant en 1945).

12 août : départ du 18^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 007 déportés, 10 survivants en 1945).

14 août : départ du 19^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (991 déportés, 1 survivant en 1945).

17 août : départ du 20^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 3 survivants en 1945).

19 août : départ du 21^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 5 survivants en 1945).

21 août : départ du 22^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 7 survivants en 1945).

24 août : départ du 23^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 3 survivants en 1945).

26 août : départ du 24^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 002 déportés, 23 survivants en 1945).

28 août : départ du 25^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 8 survivants en 1945).

31 août : départ du 26^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 17 survivants en 1945).

2 septembre : départ du 27^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 30 survivants en 1945).

4 septembre : départ du 28^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 013 déportés, 26 survivants en 1945).

7 septembre : départ du 29^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 34 survivants en 1945).

9 septembre : départ du 30^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 42 survivants en 1945).

11 septembre : départ du 31^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 13 survivants en 1945).

14 septembre : départ du 32^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 003 déportés, 45 survivants en 1945).

16 septembre : départ du 33^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 33 survivants en 1945).

18 septembre : départ du 34^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 21 survivants en 1945).

21 septembre : départ du 35^e convoi de déportation des juifs de France, de Pithiviers vers Auschwitz (1 000 déportés, 23 survivants en 1945).

23 septembre : départ du 36^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 26 survivants en 1945).

27 septembre : départ du 37^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 004 déportés, 15 survivants en 1945).

28 septembre : départ du 38^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (904 déportés, 18 survivants en 1945).

30 septembre : départ du 39^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (210 déportés, aucun survivant en 1945).

4 novembre : départ du 40^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 4 survivants en 1945).

Pas de 41^e convoi suite à une erreur des nazis.

6 novembre : départ du 42^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 4 survivants en 1945).

Pas de 43^e convoi suite à une erreur des nazis.

9 novembre : départ du 44^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 000 déportés, 15 survivants en 1945*).

11 novembre : départ du 45^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*745 déportés, 2 survivants en 1945*).

Année 1943

9 février : départ du 46^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 000 déportés, 21 survivants en 1945*).

11 février : départ du 47^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*998 déportés, 10 survivants en 1945*).

13 février : départ du 48^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 000 déportés, 12 survivants en 1945*).

2 mars : départ du 49^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 000 déportés, 6 survivants en 1945*).

4 mars : départ du 50^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Majdanek (*environ 1 000 déportés, 3 survivants en 1945*).

6 mars : départ du 51^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Majdanek (*998 déportés, 4 survivants en 1945*).

23 mars : départ du 52^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Sobibor (*994 déportés, aucun survivant en 1945*).

25 mars : départ du 53^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Sobibor (*1 008 déportés, 5 survivants en 1945*).

Pas de 54^e convoi suite à une erreur des nazis

23 juin : départ du 55^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 018 déportés, 72 survivants en 1945*).

Pas de 56^e convoi suite à une erreur des nazis.

18 juillet : départ du 57^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 000 déportés, 43 survivants en 1945*).

31 juillet : départ du 58^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 28 survivants en 1945).

2 septembre : départ du 59^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 13 survivants en 1945).

7 octobre : départ du 60^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 31 survivants en 1945).

28 octobre : départ du 61^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 42 survivants en 1945).

20 novembre : départ du 62^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 200 déportés, 29 survivants en 1945).

7 décembre : départ du 64^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 42 survivants en 1945).

Par suite d'une erreur des nazis, le 63^e convoi n'avait pas encore eu lieu. Aussi reportèrent-ils ce numéro au 17 décembre

17 décembre : départ du 63^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 000 déportés, 42 survivants en 1945).

Par suite d'une erreur des nazis, le 64^e convoi avait déjà eu lieu, le 7 décembre.

Année 1944

Par suite d'une erreur des nazis, il n'y a pas eu de convoi numéroté 65.

20 janvier : départ du 66^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 155 déportés, 47 survivants en 1945).

3 février : départ du 67^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 214 déportés, 26 survivants en 1945).

10 février : départ du 68^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 500 déportés, 42 survivants en 1945).

7 mars : départ du 69^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (1 501 déportés, 20 survivants en 1945).

27 mars : départ du 70^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 000 déportés, 125 survivants en 1945*).

13 avril : départ du 71^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 500 déportés, 105 survivants en 1945*).

29 avril : départ du 72^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 004 déportés, 37 survivants en 1945*).

15 mai : départ du 73^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Kaunas (*878 déportés, 16 survivants en 1945*).

20 mai : départ du 74^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 200 déportés, 157 survivants en 1945*).

30 mai : départ du 75^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 000 déportés, 85 survivants en 1945*).

30 juin : départ du 76^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 100 déportés, 167 survivants en 1945*).

31 juillet : départ du 77^e convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Auschwitz (*1 300 déportés, 209 survivants en 1945*).

11 août (**convoi avec Charles Gottlieb**) : départ de l'avant-dernier convoi de déportation des juifs de France, de Lyon vers Auschwitz (*1 200 déportés, 157 survivants en 1945*).

17 août : départ du dernier convoi de déportation des juifs de France, du camp de Drancy vers Buchenwald (*51 déportés, 35 survivants en 1945*).

Les deux derniers convois n'ont pas été numérotés par les nazis.

Le retour en France

Face à notre état de décrépitude physique et mentale, l'armée américaine nous prodigua sur place des soins, avant d'organiser notre rapatriement. Puis, arriva enfin le moment où nous avons pu quitter le camp d'Ebensee, d'abord en camion, puis en train, en direction de Metz.

Arrivés à la gare de Metz, de nombreux militaires de la DST^{13*} nous attendaient et nous interrogeaient. En effet, de nombreux jeunes militaires nazis tentaient de se fondre dans la masse pour ne pas se faire arrêter.

Alors, bien que nous ne fussions plus que l'ombre de nous-mêmes, on nous emmena dans une caserne où un dernier contrôle fut entrepris. Puis on nous donna une carte d'identité provisoire, un billet de cinq cents francs, et on nous renvoya dans nos familles. J'étais stupéfait de cet accueil, sans véritable prise en charge, nous étions encore si faibles, malades, traumatisés par l'expérience concentrationnaire.

Je pris un train à destination de Nancy pour tenter de rejoindre mes parents qui, je le sus plus tard, s'étaient inquiétés de savoir ce que j'étais devenu et avaient écrit au Front national de la Résistance* à Nancy. Une réponse leur était parvenue avec la mention « porté disparu »...

Arrivé à Nancy, j'appris que mes parents n'étaient jamais revenus puisque notre appartement avait été réquisitionné par l'armée allemande. Je fus hébergé par des voisins et j'appelai mon père. Ma famille vivait en Haute-Marne, à Coiffy-le-Haut, à 4 km de Bourbonne-les-Bains. Mon père vint me chercher dès le lendemain pour me ramener auprès des miens. Je retrouvai ma mère, ma sœur et mon frère.

J'appris qu'ils avaient tout perdu pendant la guerre mais qu'ils avaient réussi à échapper aux rafles de l'armée allemande.

13. Direction de la Surveillance du Territoire.

Je n'ai pas parlé à ma famille de mon expérience concentrationnaire. Mes proches ont sûrement perçu beaucoup de souffrances au travers de mon silence. Ils l'ont respecté, tellement j'étais méconnaissable et affaibli.

La population française voulait oublier ces années de guerre après tant de privations et de frustrations car environ 1 200 000 prisonniers recouvrèrent la liberté.

Sa première préoccupation était de nature alimentaire. C'est pourquoi le système de rationnement mis en place en 1941 perdura jusqu'en 1949.

Environ 40 000 déportés survivants sont rentrés en France. Peu d'entre eux ont parlé du système concentrationnaire.

Mais le procès de Nuremberg, du 20 novembre 1945 au 1^{er} octobre 1946, intenté contre 24 des principaux responsables du III^e Reich, accusés de complot, crime contre la paix, crime de guerre et crime contre l'humanité, brossa un tableau édifiant de l'univers concentrationnaire. Il contribua grandement à la prise de conscience mondiale de l'inhumanité d'un système politique, le nazisme, et de son corollaire, le système concentrationnaire.

Après quelques jours passés en famille, je suis parti pour une semaine de convalescence à l'hôtel Lutétia à Paris. La dénutrition et le travail forcé avaient grandement affaibli mon corps.

À la libération, le propriétaire de l'hôtel souhaita faire un geste à l'attention des déportés. Il mit à disposition son établissement qui accueillit bon nombre de prisonniers à leur retour des camps de concentration. Pendant l'occupation allemande, l'hôtel avait été réquisitionné par l'Abwehr qui y avait installé son QG de contre-espionnage.*

Plus tard, je suis aussi parti trois semaines en convalescence à Nice, à l'hôtel Majestic.

Les cures de convalescence furent entièrement prises en charge financièrement par l'État français. En effet, j'avais obtenu, du ministère des Anciens Combattants duquel désormais je dépendais, un carnet de santé dénommé « article 115 » qui permettait de bénéficier de soins privilégiés.

Puis, je suis retourné auprès de ma famille. J'essayais de reprendre goût à la vie mais nous n'avions plus rien et il nous fallait au moins un logement.

Alors, je suis allé raconter mon histoire au bureau du Front national de la Résistance qui nous trouva un appartement très rapidement.

La vie devait à présent reprendre son cours.

Comme j'étais très jeune lorsque je suis entré dans la résistance, je n'ai obtenu que mon certificat d'études, je n'avais donc aucune qualification pour exercer un métier.

Mon père était marchand ambulant, je suivis ses traces. Je fis du porte-à-porte pour vendre de la marchandise, et ce travail me permit de me réinsérer petit à petit.

En 1946, je m'inscrivis à la Fédération des déportés où je pus rencontrer beaucoup d'autres anciens internés. J'ai aussi recherché, en parallèle, mon compagnon de route, Félix, et ce fut un immense bonheur de le retrouver vivant, lui aussi. Notre passé commun, de la résistance française aux camps de concentration, nous avait tellement rapprochés.

À la Fédération des déportés, je rencontrai une jeune femme, Estelle, elle aussi déportée à Auschwitz. Elle devint mon épouse.

Nous nous installâmes à Nancy et il fallut travailler dur pour subvenir à nos besoins.

L'après-guerre était difficile, la population française avait fortement baissé, les campagnes restaient isolées et étaient mal desservies.

Je me rendais donc dans le département de la Haute-Marne car les besoins étaient grands. J'étais tout le temps sur la route puisque je partais pour la semaine. Et les affaires commencèrent à marcher, je pus acheter une camionnette d'occasion.

Les souvenirs de la guerre commençaient à se faire moins présents. Je devins père d'un garçon et d'une fille ; je construisais enfin une vie « normale ».

Lors de mes démarches, je fis la rencontre d'un jeune homme qui venait de Paris. Il me proposa de nous associer et de monter une affaire de fabrication de prêt-à-porter. Mon rôle consistait à démarcher les magasins pour vendre notre marchandise. Malgré des débuts un peu difficiles, très vite, l'entreprise prit son essor.

Après quelques années ainsi, nous avons décidé de partager les bénéfices engendrés et de dissoudre notre affaire. Comme je me retrouvais avec du matériel de confection de vêtements, j'ai monté une autre affaire de fabrication que j'ai dirigée seul. Cette entreprise grandit et, en 1968, j'eus l'opportunité de pouvoir me lancer dans le jersey, nouvelle matière tendance, et mon entreprise devint le 4^e fournisseur de robes en jersey en France.

Cette entreprise resta familiale puisque, les années passant, j'y travaillais avec ma femme et mes enfants.

En 1979, je perdis mon fils. Je décidai alors, avec Estelle, de fermer l'entreprise et de venir s'installer à Nice pour notre retraite. J'avais beaucoup apprécié le charme de cette ville lorsque j'y étais venu, pour la première fois, en convalescence à la fin de la guerre.

Le devoir de transmission

Quelques années après ce début de retraite azurée, un certain M. Conso, en charge, localement de la Fédération nationale des déportés de la Résistance, me proposa d'intervenir dans les collèges pour raconter mon histoire, expliquer aux élèves ce que fut la déportation.

J'ai accepté. L'échange avec les collégiens fut tout de suite formidable.

Et puis, un jour de novembre 2003, je reçus un appel de la présidente du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF), Martine Ouaknine, qui me proposa de participer, avec d'autres témoins vivants, au premier *Voyage de la mémoire*, organisé par le Conseil général des Alpes-Maritimes pour les collégiens du département, à destination d'Auschwitz-Birkenau.

Entouré de René Asso, André Dalbergue, Albert Féchet, Raymond Freimowitz, Richard Gross-Baricalla, Simone Grzybowski, Denise Holstein, Hella Kesbi, Ilda Kudler, Jeannine Maraschek, Hasky Moszkowicz, Nathan Sapir, André Symoens et Maurice Winnikamen, j'ai ainsi eu l'honneur d'accompagner le Président du Conseil général des Alpes-Maritimes, dans sa grande initiative qui fut suivie, la même année, par 22 déplacements où pas moins de 3 000 participants, dont 2 600 collégiens, ont pu prendre conscience de l'incommensurable.

14 voyages ont été organisés depuis le décès de Charles Gottlieb afin de perpétuer l'engagement sans faille du Département au service de la transmission du savoir.



Cher Monsieur Gottlieb, merci...

Depuis, Charles Gottlieb s'est trouvé investi par le devoir d'éducation auprès des jeunes générations.

C'est ainsi qu'il a sillonné les départements des Alpes-Maritimes et du Var pour communiquer, avec ferveur et sans relâche, son douloureux passé, dans les établissements scolaires, écoles, collèges et lycées.

Les élèves gardent fortement marqué dans leur mémoire son inégalable témoignage divulgué au cours de plusieurs *Voyages de la mémoire* auxquels il participait toujours avec ardeur, enthousiasme, courage et dignité.

À la suite de ses visites dans les établissements scolaires, Charles Gottlieb a reçu de très nombreuses lettres d'élèves, particulièrement émus et touchés par son témoignage.

Ci-après, quelques-unes d'entre elles :

« Si vous allez à Auschwitz-Birkenau, vous qui êtes des jeunes de quatorze ans tout à fait normaux, imaginez que vous entrez dans un univers fait d'odeurs, de promiscuité, de cris, de pleurs. Imaginez la fumée des crématoires et les aboiements des chiens des SS.

Essayez de vous mettre à la place d'un déporté...

Vous ne verrez pas les milliers d'enfants dans les chambres à gaz, les femmes que l'on sépare de leur mari, les squelettes à demi-morts qui s'effondrent dans la neige, vous ne sentirez pas les matraques des Allemands ni les fouets des kapos. Vous ne verrez qu'un grand vide, n'entendrez qu'un grand silence. Et pourtant vous sentirez, je ne sais comment, qu'ici se joua l'épisode le plus cruel de toute l'histoire, la véritable incarnation du mal.

À l'entrée d'Auschwitz-Birkenau, vous monterez au sommet d'un mirador, sous lequel passaient les chemins de fer venant de toute l'Europe. Les rails s'arrêtent sur une immense place, celle de la sélection : à gauche on mourait, à droite on restait encore en vie. Essayez de vous mettre à la place de tous ces gens innocents, de ces enfants, des rêves plein la tête, qui attendaient le verdict fatidique, impuissants face à la mort, impuissants face à la cruauté des soldats...

Souvenez-vous de ces milliers d'enfants gazés qui ont foulé cette neige et ont été sélectionnés ici... Que ces petits anges vivent à jamais dans vos souvenirs.

Dans les bâtiments de briques rouges, des montagnes de chaussures, de chemises, de valises et de cheveux de juifs massacrés... Des photos aussi... Une femme serre son enfant dans ses bras, elle marche vers la chambre à gaz en suivant le chemin de la mort.

L'enfant regarde l'objectif de ses yeux qui ne sont plus ceux d'un enfant. Comment se mettre à sa place ? Comment lui expliquer qu'il n'est pas né au bon moment ?

Rien ni personne ne pourra jamais expliquer cette atrocité, ces actes barbares qui vous marqueront à vie. C'est tout simplement impardonnable... Tous ces gens morts qui ne sont plus que des âmes déchirées qui ne trouveront sans doute jamais le repos... Alors pensez à eux, faites-les vivre dans vos souvenirs. N'oubliez JAMAIS tous ceux qui ont commis le "crime" d'être juifs... »

ALEXANDRA, COLLÈGE ALPHONSE-DAUDET (NICE) – 2007

« Je me présente, je m'appelle Thibault, nous nous sommes rencontrés au collège François-Rabelais de l'Escarène le 30 janvier 2006 de 13 h 30 à 16 h 30. Vos paroles m'ont beaucoup ému. Maintenant, je sais vraiment ce qu'ont pu vivre ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces vieillards. Je n'ai pas osé vous poser de questions de peur de ne pas savoir les formuler. Aujourd'hui, je vais vous en poser quelques-unes :

Avez-vous trouvé de bons amis et qui sont morts devant vous, de fatigue ou tués par un Allemand ?

Vous rappelez-vous d'un des pires souvenirs que vous avez vécu ?

Le soir même après votre témoignage, j'en ai beaucoup parlé avec mes parents.

Recevez mes sincères salutations distinguées. »

THIBAULT, COLLÈGE FRANÇOIS-RABELAIS (LA TRINITÉ) – 2006

« À travers votre histoire, j'ai appris le vrai sens du mot courage et je vous remercie aussi pour l'amour que vous avez porté à notre pays qui est maintenant, et grâce à votre combat, un pays libre, égal et fraternel.

Votre témoignage émouvant me permettra, ainsi qu'à mes camarades, de transmettre votre passé aux générations futures.

Avec tout mon respect. »

JOHANNA

« Merci de nous avoir raconté votre histoire atroce, de nous avoir fait comprendre la souffrance que vous avez endurée. Vous méritez tout notre respect.

À bientôt et merci. »

SANDRA

« Je vous remercie de nous avoir dévoilé votre vie personnelle et je peux vous comprendre mais pas totalement. Je vous dois énormément de respect pour avoir survécu à cela.

Bon courage, en espérant vous revoir.

Et ne vous inquiétez pas, votre mémoire sera transmise à la nouvelle génération. »

SONIA

« Monsieur Gottlieb, je m'appelle Boris, j'ai 14 ans, je suis en troisième au collège Roland-Garros et ma famille maternelle a été décimée par la Shoah à laquelle vous avez survécu.

Ma manière de vous aborder va peut-être vous paraître brutale, si c'est le cas, je m'en excuse. Je fais cette lettre pour vous remercier de votre intervention dans mon établissement, car elle restera gravée dans ma mémoire pour longtemps voire à jamais. Car ce que vous faites, la transmission de l'horreur qu'ont connue beaucoup de personnes innocentes dans les camps de la mort est pour moi le chantier le plus important des ces 40 dernières années pour éviter que ce qui n'aurait jamais dû arriver arrive une nouvelle fois. Merci encore pour l'apport que vous avez apporté à mes connaissances sur cette période, merci de n'avoir mis aucun tabou à l'histoire, merci d'avoir répondu à nos questions, ce qui est important, merci cette fois d'être venu tout simplement car parler de l'enfer, c'est remuer le couteau dans la plaie, c'est le revivre... encore une fois, merci, merci de tout cœur !!! »

BORIS, COLLÈGE ROLAND-GARROS (NICE) – 2007

« J'aimerais tellement savoir vous expliquer ce que j'ai ressenti lors de votre intervention au collège. Seulement, je n'arrive pas à mettre des mots dessus ; c'est un peu tenter d'expliquer l'inexplicable... »

Cette histoire, votre histoire que vous nous avez racontée avec aisance et sans une once de haine, m'a émue aux larmes. Je vais vous avouer que j'en suis restée bête : je n'ai plus dit un mot, je réfléchissais, seule, à tout ce malheur...

Je terminerai seulement par un merci, merci de nous parler de cette horreur sans tabou, et de continuer à raconter votre histoire.

Les gens comme vous nous ouvrent les yeux sur ce monde si important et la violence humaine... encore merci. »

SANDRA, COLLÈGE SAINT-BLAISE (SAINT-SAUVEUR SUR TINÉE) – 2007

« Cher Monsieur Gottlieb,

Moi, ainsi que plusieurs de mes camarades, nous vous remercions énormément d'être venu nous raconter votre passé qui nous a beaucoup intéressés et peïnés. Nous avons été très touchés par votre présence. Grâce à vous, nous avons réalisé à quel point le passé aux camps de concentration fut dur et douloureux.

Nous pensons que vous devriez écrire un livre sur votre histoire, car même si c'est écrit dans les livres, votre témoignage reste unique et doit être su de tout le monde.

Lorsque vous avez abordé le thème des camps de concentration, les larmes nous sont montées aux yeux. Et ce qui nous a plus marqués, c'est lorsque vous avez montré vos tatouages.

Nous gardons de ces deux heures un très bon souvenir à vos côtés. Nous aimerions beaucoup vous revoir pour revivre un moment inoubliable.

Merci encore et nous espérons à bientôt.

On vous embrasse, vous et votre femme. »

ÉLÈVES DE BEP CARRIÈRES SANITAIRES ET SOCIALES,
LYCÉE PROFESSIONNEL DE MAGNAN (NICE) – 2007

« Monsieur Gottlieb,

Je tenais à vous remercier d'être venu avec nous à Auschwitz parce que grâce à vous, j'ai mieux compris ce qui s'était passé pendant la seconde guerre mondiale et ce que vous avez dû endurer.

Je pense que vous avez eu beaucoup de chance de vous en sortir, mais peu de chance d'avoir vécu cela.

L'atrocité des actes des nazis m'a beaucoup choquée et même si j'avais déjà vu cela dans des livres d'histoire, l'entendre de votre bouche m'a fait réaliser toutes ces horreurs.

Je ne comprends toujours pas comment des hommes ont pu être aussi ignorants pour suivre les idées d'Hitler.

Je trouve formidable que vous puissiez vous exprimer facilement sur les camps de concentration.

Je vous demande de continuer à témoigner car votre parole vaut bien plus que toutes les analyses des historiens du monde entier.

Vous avez vécu cela de l'intérieur, vous vous en êtes sorti et vous racontez cela avec une facilité que je n'aurais pas eu si j'avais été dans votre cas.

Ma famille et mes enfants vous connaîtront, vous et votre histoire.

Encore merci beaucoup. »

ALICE, COLLÈGE JEAN-FRANCO (SAINT-ÉTIENNE-DE-TINÉE) – 2007

« Bonjour Monsieur Gottlieb,

Nous voudrions tout d'abord vous remercier de votre venue parmi nous. Nous avons apprécié votre histoire vécue, vous nous avez beaucoup appris. Nous n'arrivons toujours pas à réaliser votre présence auprès de nous après tout ce que vous avez subi. Nous vous félicitons car après toutes les tortures et les misères qui vous sont arrivées, vous avez toujours le poing levé, le sourire aux lèvres et vous vous êtes adapté comme si de rien n'était à la vie.

Vous avez un courage incompréhensible, extraordinaire.

Vous êtes tout simplement un miracle de Dieu. La vie ne vous a toujours pas eu, comme vous l'avez dit, et nous espérons que cela dure encore longtemps. Nous vous souhaitons le plus grand bonheur du monde avec votre femme Estelle, une très bonne santé à vous deux. Tel est tout ce que vous méritez et plus encore. Nous espérons que vous vivrez pleinement votre vie. Tout ce que vous nous avez expliqué nous a bien fait comprendre qu'il y a pire que des petits problèmes dont on se plaint. Vous avez vécu une injustice atroce, mais vous vous êtes toujours battu pour y arriver. Vous avez un courage et un moral d'acier à couper le souffle. Vous nous avez épatés, ce qui fait de vous un héros du passé. Vous êtes gravé dans notre mémoire.

On vous souhaite une bonne et nouvelle année qui s'ouvre à vous. »

ASLIHAN, AURÉLIE, MANON, COLLÈGE LA PEYROUA (LE MUY) – 2007

« *Merci...*
Nous venons tous vous remercier
Vous nous avez beaucoup touchés
Nous avons beaucoup apprécié
On a aimé vous écouter
Pour tout ce que vous avez fait
Dans nos esprits vous êtes gravé
Merci bien de votre gaieté
Vous nous avez grave épatés
Vous êtes un grand miraculé
Que Dieu puisse vous préserver
Bonne Année et Bonne Santé. »

POÈME ÉCRIT EN COLLECTIF PAR LES ÉLÈVES,
 COLLÈGE LA PEYROUA (LE MUY) – 2007

« *Si j'étais une gomme*
J'effacerais le mot "holocauste"
Si j'étais une paire de ciseaux
Je couperais toute la misère du monde.
Si j'étais le soleil
Et l'antisémitisme l'ombre
Je le chasserais à jamais.
Si j'étais le feu
Et le racisme le bois
Il serait brûlé par mes flammes.
Si j'étais du papier
Et l'océan de l'encre
Il n'y aurait pas assez de papier ni d'encre
Pour exprimer ce que je ressens. »

« *Cher Monsieur Gottlieb,*

Je vous adresse ce poème ainsi que cette lettre :

Votre histoire m'a beaucoup touchée. Maintenant, avant de me plaindre, je réfléchis en me disant que des millions de personnes ont vécu et vivent l'enfer, ce qui me permet de me rendre compte de la chance que j'ai aujourd'hui.

J'ai trouvé que votre prestation était une très bonne idée pour nous remettre à notre place et nous rendre compte que la vie n'est pas si facile.

À ce jour, toute ma famille connaît votre histoire, qui nous a tous beaucoup touchés.

Je pense que vous êtes très courageux pour pouvoir parler de cette histoire qui a dû vous gâcher votre jeunesse.

Beaucoup de gens envient maintenant votre joie de vivre et votre courage.

Merci d'avoir partagé ça avec vous. »

JOHANNA, COLLÈGE SAINT-BLAISE (SAINT-SAUVEUR-SUR-TINÉE) – 2007

« *Monsieur,*

En classe, nous avons déjà vu et étudié la seconde guerre mondiale. Je savais ce que c'était, je connaissais les horreurs que les gens avaient vécues, j'avais vu des reportages, des films, des images et des témoignages. Mon grand-père, qui lui-même avait un père qui abritait des Américains, nous avait raconté ce qu'il avait vécu mais je ne m'étais pas vraiment rendu compte de l'atrocité de cette guerre.

Et puis un jour, notre professeur d'histoire nous a dit qu'un ancien déporté allait venir nous voir pour nous raconter ce qu'il avait vécu dans les camps. Je m'attendais à voir un vieil homme avec une canne, mutilé peut-être. Mais ce fut un homme en bonne santé, tenant debout, sur ses deux jambes qui nous apparut et qui commença à nous raconter son histoire.

Je me disais que ce que vous diriez serait ennuyant, que pendant deux heures j'allais m'embêter mais, en vous écoutant, votre récit m'a captivé et je vous ai écouté du début jusqu'à la fin sans que cela me lasse. Grâce à vous, je me suis rendue compte que par la faute d'un seul homme, des millions de vies ont été anéanties, que des hommes qui

n'avaient rien demandé se sont retrouvés du jour au lendemain emmenés dans des camps de concentration où des hommes, ou plutôt des monstres les traitaient comme des animaux, pire encore. Certains passages m'ont révoltée plus que d'autres mais, tous étaient durs à entendre. Vous étiez là, devant nous, à nous raconter ce que vous aviez enduré, malgré toutes les horreurs que vous avez vécues, vous avez tenu bon, vous avez gardé l'espoir. Je me suis rendue compte de ce qu'un être humain était capable de subir pour rester en vie. J'avais du mal à croire que cet homme-là, devant nous, était celui qui avait subi toutes ces horreurs.

Puis ça sonne et tout le monde sort. J'ai les larmes aux yeux, certains sont comme moi, d'autres pleurent ou ne disent tout simplement rien.

En vous voyant, si je n'avais pas su qui vous étiez, jamais je n'aurais pensé que vous aviez vécu toutes ces atrocités.

Grâce à vous, maintenant je sais vraiment ce que c'est de souffrir, ce que c'est que la cruauté.

Merci d'être venu nous voir pour nous raconter votre histoire, jamais je n'oublierai ce que vous avez vécu et ce que des millions d'hommes ont vécu.

Merci Monsieur Gottlieb. »

MARION, COLLÈGE NIKI-DE-SAINT-PHALLE (VALBONNE) – 2008

« Cher Monsieur Gottlieb,

Nous sommes des élèves de Terminale au lycée Honoré-d'Estienne-d'Orves et nous souhaiterions vous remercier pour votre intervention au sein de notre établissement qui, plus qu'instructive, a été véritablement révélatrice pour nous.

L'horreur et l'indignation que votre récit a suscité en nous, resteront à jamais dans notre esprit. Imaginer pleinement l'atrocité de l'univers concentrationnaire est pour nous impossible car nous n'avons jamais rien vu de comparable, mais grâce à votre venue, nous avons été confrontés à cette réalité terrible. Vous nous avez montré à quel point l'homme peut être cruel : les épreuves sadiques des SS ont été particulièrement bouleversantes pour nous. Dans ce contexte-là, on ne peut que difficilement s'imaginer des survivants, et c'est pourquoi nous sommes très heureux et très fiers de vous avoir rencontré, vous qui avez survécu, et qui, en outre, avez accepté de témoigner.

Vous nous avez en effet inspiré un sentiment d'admiration débordante : vous aviez notre âge, et nous réalisons le courage qu'il nous aurait fallu pour quitter notre famille, devenir maquisards, tout en sachant les risques encourus. La moralité sur laquelle vous avez insisté, celle de se battre pour obtenir ce que l'on veut, nous est apparue comme beaucoup plus parlante dans votre bouche : à Auschwitz, vous vous êtes battu pour la vie, à présent, vous vous battez pour raconter afin que la mémoire de ces atrocités ne s'éteigne pas avec ses derniers survivants.

Nous avons pris conscience de la chance incroyable que nous avons d'avoir rencontré au cours de notre vie un résistant déporté de votre envergure et de votre courage, vous qui avez si bien su nous raconter votre histoire, mieux qu'aucun livre, qu'aucun documentaire n'aurait pu le faire, et nous vous en remercions. C'est quelque chose de très différent de pouvoir observer des tatouages faits à Auschwitz, de pouvoir poser toutes les questions qu'on a toujours voulu poser sur la vie après les camps, de se dire que les yeux qui nous regardent ont vu des fours crématoires en activité, et pour cela nous vous sommes extrêmement reconnaissants.

Nous vous remercions donc de tout notre cœur pour votre intervention marquante, et nous essaierons à notre tour de maintenir la mémoire des atrocités commises pendant la guerre.

Avec notre admiration et notre respect. »

ÉLÈVES DE TERMINALE DU LYCÉE D'ESTIENNE-D'ORVES (NICE) – 2008

« Cher Monsieur Gottlieb,

Quelqu'un a dit : "l'Homme est un livre."

Vous, vous avez le privilège d'être un Témoin qui sait qu'on ne doit pas vivre dans le passé mais, que "le passé vit en nous".

Votre passé, vous avez choisi de le partager avec les générations futures afin de leur transmettre votre amour de la vie.

Les mots ne rendent qu'une partie de la réalité de l'Horreur qui fut votre compagne des jours passés ; mais votre force fut, et est, de croire en l'Homme, et en son souvenir. Vous avez le courage de témoigner et de témoigner encore, et encore...

Soyez remercié à tout jamais ... vous êtes de ceux qu'on n'oublie pas.

*Merci d'avoir lutté,
d'avoir survécu,
d'avoir gardé espoir...
Merci de témoigner,
et de transmettre... »*

COLLÈGE DE L'ARCHET (NICE) – 2008

« Cher Monsieur Gottlieb,

Votre venue dans la classe n'est pas restée indifférente pour moi. Elle a vraiment changé beaucoup de choses dans ma vie personnelle. Plus tard, je raconterai à mes enfants et petits enfants votre histoire en leur disant : « Quand j'avais 14 ans, un monsieur, déporté de trois camps se nommant Charles Gottlieb nous a fait part de ce qu'il avait vécu, c'est un monsieur très courageux, j'éprouve un très grand respect pour lui et je ne veux pas que son histoire s'oublie... »

Vous avez aussi changé ma façon de voir les choses. Avant, je me lamentais pour des broutilles et vous m'avez fait réagir en disant que vous, étant dans les camps, vous ne vous êtes jamais plaint, vous avez toujours gardé espoir, c'est ce qui fait aujourd'hui votre force.

Et chaque jour, je me dis que la vie est belle, que j'ai de la chance, je dois en profiter et ça, grâce à votre passage.

J'aurais tant aimé partir avec vous cette année à Auschwitz pour que vous m'expliquiez sur place, mais aussi pour vous revoir... J'irai plus tard.

Quand je repense à vous, je vois un homme qui aime son pays, qui l'a défendu pour nous, génération suivante. Je vous en remercie grandement. Je vois aussi un homme courageux, brave et adorable, j'aurais à jamais cette image gravée.

J'aurais aimé avoir un grand-père comme vous, je n'ai pas eu cette chance de les connaître.

Un grand merci pour nous avoir fait partager votre bouleversante histoire. Elle m'a émue, m'a mise au bord des larmes...

Je vous laisse sur la pointe de ma plume mais pas sur celle de mon cœur.

En espérant vous revoir un jour,

Je pense à vous, je vous embrasse. »

ANAÏS, COLLÈGE HENRI-MATISSE (NICE) – 2008

« Cher Monsieur Gottlieb,

Grâce à vous, désormais, la vie me semble plus belle et plus fragile que jamais. J'apprécie chaque moment de bonheur passé et je savoure le plus petit morceau de pain.

Un message court mais intense pour mieux symboliser ce à quoi vous m'avez appris à m'accrocher :

La Vie... »

COLLÈGE SÉGURANE (NICE) – 2009

« *Cher Monsieur Gottlieb,*

Avant votre intervention à l'école Or Torah, je n'étais qu'une adolescente passive dans l'histoire de la Shoah. Mais quand vous êtes venu, je me suis sentie tellement impliquée dans votre histoire, dans votre trajet que mes sentiments aujourd'hui, quand je pense à cette tragédie, ont complètement changé. Je vous remercie sincèrement de m'avoir fait comprendre, de m'avoir fait réaliser.

J'admire votre mission de nous faire partager votre passé douloureux. Sachez que l'essentiel de votre message restera éternellement gravé en moi car il n'est pas permis de passer outre ce moment affreux. J'ai lu un livre intitulé : "De la tour blanche aux portes d'Auschwitz", la préface de cet ouvrage a été écrite par Élie Wiesel, lui aussi un rescapé des camps, et pour illustrer ma pensée, je ne trouve pas mieux que de vous citer certaines de ses phrases qui résument exactement mes pensées envers vous, rescapé de l'atrocité.

Ce que je voudrais que vous sachiez, c'est que votre intervention dans les écoles est indispensable à notre éducation car "entre les faits et la réalité, subsiste un fossé que seul un témoignage personnel peut parvenir à combler ou à éliminer". Il faut bien l'avouer, "vous détenez le pouvoir de faire partager aux gens même les moins avertis, ce que l'imagination la plus féconde n'aurait jamais imaginé." Vous faites revivre un passé qui nous forme, nous forge à être plus tard ceux qui diffuseront ces atrocités. Nous avons, nous aussi, notre part de devoir dans cette histoire. Nous devons savoir car plus tard, nous serons la mémoire. »

JOHANNA, ÉCOLE OR TORAH (NICE) – 2009

« *Cher Monsieur Gottlieb,*

Bonjour, je m'appelle Sarah, j'ai 15 ans, et je suis une des très nombreux élèves que vous êtes venu rencontrer le mardi 16 décembre au collège Victor-Duruy.

Tout d'abord, je voudrais vous dire à quel point j'admire votre bonté et votre courage.

Je ne vais pas me permettre de parler de votre passé et j'en serais sans doute incapable, mais d'avoir bravé une aussi grande page de l'histoire et d'avoir le courage de raconter le cauchemar que vous avez vécu à des adolescents, parcourir les collèges pour

raconter votre passé et informer les personnes sur ces temps douloureux, est une preuve inéluctable de votre courage pour moi, qui suis une grande âme sensible. J'aurais été incapable de raconter ce passé à quiconque par peur de n'avoir des souvenirs trop intenses à supporter.

Mais vous, vous avez su contrôler vos émotions, mettre votre douleur de côté, et nous ouvrir votre cœur, nous, enfants naïfs, capricieux, et se plaignant souvent pour un rien.

Grâce à vous, j'ai appris à me plaindre moins et à plus profiter de la vie, car j'ai compris que ce qui m'est catastrophique paraît un détail futile à des personnes ayant vécu votre passé. Je n'ai pas idée du calvaire que vous avez vécu, et je n'en aurais sans doute jamais idée, du moins je l'espère. Mais comme vous l'avez si bien dit, nous sommes dans un merveilleux pays comme la France... Alors, oubliez cette douleur et ces durs souvenirs et laissez place au bonheur et à l'espoir.

Profitez de la vie présente et continuez à vous adresser à des personnes autant que vous le pourrez, afin qu'ils puissent ressentir les mêmes émotions que j'ai ressenties pendant votre discours.

Sachez, Monsieur, que je compatis à votre douleur, certes ces chiffres sur votre bras ne s'effaceront pas, mais les souvenirs le pourront, je l'espère.

Je vous souhaite une bonne année et tout le bonheur du monde car vous le méritez.

PS : J'ai appris avec tristesse le décès de votre femme et vous présente toutes mes condoléances. »

SARAH, COLLÈGE VICTOR-DURURY (NICE) – 2009

« La seconde guerre mondiale. Une vie si meurtrière, sans pitié. Vivre inconfortablement entre la tristesse, la douleur ... l'enfer ! Comme vous le dites si bien... Et malgré tout, on en survit. Vous en êtes la preuve même. J'aimerais avoir la moitié de votre force... "Ce qui ne tue pas te rend plus fort", n'est-ce pas ?

Une chance. Vous êtes une chance pour nous. De savoir ce que vous avez vécu m'a beaucoup apporté. Bien sûr, je sais que je ne pourrai jamais vraiment ressentir ce que vous avez enduré. J'espère ne jamais le savoir. Mais j'ai été captivée et attentive. De plus, vous nous transmettez cela avec un grand plaisir, à notre plus grand bonheur.

Car nous apprenons énormément avec vous. D'un point de vue historique, mais bien plus encore, pour nous-mêmes, et je pense qu'il ne faut pas qu'on oublie. Ce sont nos racines et vous êtes notre mémoire.

J'ai la chance de faire partie de ceux qui vont à Auschwitz mais comme vous pouvez le voir, on ne peut pas vraiment décrire ce que l'on ressent. C'est assez fort, personne ne trouve réellement les mots, ce n'est qu'approximatif. J'essaie simplement d'être moi. Dans la vie, je ne parle pas beaucoup de sujet aussi important. Je suis juste une personne qui apprend en même temps que tous. Je vous promets que je me souviendrai de cette journée ainsi que mes enfants et mes petits-enfants !

Au fond, la vie est aussi animée, colorée et généreuse. Et cela, on le sait quand on vous voit aujourd'hui. Alors merci, merci beaucoup d'être là. »

LÉA, COLLÈGE LUDOVIC-BRÉA (SAINT-MARTIN-DU-VAR) – 2010

« Monsieur Gottlieb,

Votre joie de vivre, qui n'a pas cessé d'être, m'a fait chaud au cœur. Votre récit m'a transposée depuis la période des maquis et de la résistance jusqu'aux camps et votre libération.

Votre espoir et votre courage m'ont beaucoup touchée.

Quand vous êtes arrivé, je m'attendais à ce que votre récit soit triste mais vous avez réussi à ajouter de l'humour et de la joie à cette époque tragique.

Il y a déjà 7 ans que vous avez décidé de faire partager un moment inoubliable, rempli de peine, de tristesse, mais aussi d'espoir aux élèves.

Je vous remercie et vous souhaite de continuer encore longtemps.

Si vous avez un jour la chance d'écrire un livre, ce serait avec joie que je le lirais. En attendant, je me rappellerai toujours de votre histoire.

J'espère un jour vous revoir et pouvoir encore partager des moments de bonheur avec vous. Merci encore et à bientôt. »

FANNY, COLLÈGE LUDOVIC-BRÉA (SAINT-MARTIN-DU-VAR) – 2010

« Cher Monsieur Gottlieb,

Après avoir écouté votre discours au collège, le vendredi 29 janvier, je me suis rendu compte de l'horreur de la guerre, et surtout de votre incroyable histoire.

Plusieurs choses m'ont beaucoup marqué. D'abord, votre forte mentalité, dont vous avez parlé, le fait de ne jamais avoir laissé tomber dans les moments difficiles ou le courage que vous avez eu pendant que vous étiez résistant. C'est sûrement grâce à cela que vous avez survécu.

Dans les camps, vous avez toujours eu cet espoir de pouvoir vous en sortir, c'est impressionnant car beaucoup ne l'ont pas eu cet espoir. Et je ne vois pas beaucoup de personnes qui ont cette qualité de nos jours. La violence que certaines personnes, si on peut appeler cela une personne, ont eue envers vous auparavant m'a beaucoup marqué. Quand vous avez parlé de ce que vous avez vécu, vous semblez indifférent et sans vraiment de sentiment, alors que, j'en suis sûr, vous en avez au fond de vous. C'est cette force de caractère qui m'a beaucoup impressionné.

Après avoir écouté votre discours, je me dis que la vie n'a plus la même valeur aujourd'hui qu'elle avait auparavant.

Je vous remercie d'être passé à notre collège. Je n'oublierai sûrement pas cette intervention et c'est pour cela que vous le faites, pour ne pas que l'on oublie. Car l'oubli serait aussi intolérable que les faits eux-mêmes. »

CHRISTOPHE, COLLÈGE BLANCHE-DE-CASTILLE (NICE) – 2010

« *Cher Monsieur Gottlieb,*

J'ai beaucoup apprécié le fait que vous soyez venu témoigner de ce que vous avez vécu, à notre collège. Cela m'a fait prendre conscience que la vie n'a pas toujours été comme elle l'est aujourd'hui, facile et juste. L'injustice. Je crois que c'est le mot auquel je penserai toujours en premier lorsque je penserai à la seconde Guerre mondiale. Bien sûr, les massacres, les tortures, les exploitations (car de la manière dont vous nous avez décrits ces atrocités, on ne peut que parler d'exploitation) qui durant cette guerre, sont très pénibles à entendre et je n'ose pas imaginer, à vivre. Mais pourquoi tous ces actes barbares envers des personnes innocentes. Avant votre visite, je ne m'imaginais pas très bien ces scènes atroces, car les livres ne décrivent qu'à moitié ce cauchemar, alors que vous, vous l'avez vécu et vous avez survécu. Dès que je suis rentrée chez moi l'autre jour après votre venue, je me suis empressée d'aller regarder des photos de ces camps de concentration pour voir à quoi cela ressemble. J'ai été choquée par la nudité des pièces et les latrines au milieu. Mais celui qui m'a le plus marqué est celui d'Auschwitz avec son entrée ses fils barbelés et ses fours.

En ce moment, je suis entrain de lire un livre, le journal d'Anne Frank, je ne sais pas si vous l'avez déjà lu, mais en tout cas il me plaît beaucoup, car Anne Frank témoigne de sa vie en tant que juive clandestine durant la guerre. Dans les livres, il est dit que 80 % de la population française pendant la guerre était passive et que 20 % étaient soit collaborateurs, soit complices. « Et vous, vous faisiez partie des 20 % en tant que résistant bien sûr, vous avez lutté, vous avez subi, vous avez souffert et surtout vous avez su garder espoir, vous avez su vous motiver pour continuer à vivre et pour retourner un jour avec votre famille, chez vous ».

Et c'est pour cela que je vous admire, moi-même, je n'aurais pas été capable de tenir bon, de me redonner du courage. Grâce à vous, j'ai pu voir que même lorsque l'on croit que c'est la fin, il reste toujours un petit peu d'espoir, et merci d'être là pour le témoigner.

Bien à vous. »

« Cher Monsieur Gottlieb,

Je tiens à vous dire combien j'ai été émue et touchée par votre histoire, par la rencontre avec quelqu'un dont le destin ne peut inspirer que l'admiration et l'émoi. Le fait que vous ayez survécu, le cauchemar qu'a été cette jeunesse a pour moi un sens qui va au-delà de porter à la connaissance du présent les atrocités du passé.

Aucune personne au monde ne devrait vivre ce que vous avez vécu. Vous portez la douleur de tout un peuple sur vos épaules et je tiens à vous remercier d'accepter de partager votre vie, à nous, ignorants du sens du mot « souffrance ».

Votre récit m'a montré à quel point les problèmes futiles de ma vie étaient insignifiants comparés aux horreurs que vivaient les enfants, les adolescents et adultes durant cette époque. Il m'a montré à quel point les hommes étaient capables du pire comme du meilleur.

Vous paraissez si grand, si fort, et semblez si serein alors que vous contiez les faits de votre vie, si terribles mais si passionnants.

Vous nous avez parlé pendant trois heures, mais j'aurais pu rester je ne sais combien d'heures dans ce réfectoire, perchée à vos lèvres, saisissant des bribes de votre vie à mesure que vous les disiez. Pour moi, vous êtes un représentant du mot savoir, du mot courage. Un grand homme au grand cœur, vous méritez bien plus que quelques fils cousus à votre veste. Vous méritez d'être reconnu et honoré éternellement.

Votre ténacité à la vie est pour tout le monde une grande leçon, vous m'avez donné envie de profiter pleinement de la vie car c'est la chose la plus précieuse que nous ayons.

Je vous remercie infiniment pour le temps que vous m'avez accordé, et pour nous avoir fait partager ce que vous avez vécu, de manière à ce que jamais les atrocités dont sont capables les humains ne viennent souiller notre petit paradis.

Avec toute mon admiration. »

« C'est à travers le récit émouvant d'une vie meurtrie, que je réalise que rien de ce que vous m'avez transmis, ne tombera jamais dans l'oubli.

Monsieur Charles Gottlieb, je vous remercie. »

ILONA, COLLÈGE L'ARCHET (NICE) - 2011

*« Cher Monsieur Gottlieb, merci.
 Merci d'être venu nous conter
 L'horreur de ces longues années
 Pendant lesquelles vous avez su résister
 Aux pires atrocités.
 Merci de nous avoir transmis
 Une grande leçon de vie
 Par votre amour pour celle-ci
 Qui a marqué nos esprits.
 Merci d'être revenu
 Et n'avoir jamais cru
 Que tout était perdu.
 À nous maintenant de perpétuer
 Le devoir de mémoire
 Sans jamais oublier
 Que la vie c'est l'espoir.
 Chaque mot m'ayant touchée
 Vos paroles sont ancrées
 Pour l'éternité.
 Monsieur, je vous le promets
 Que nous saurons transmettre
 À tout jamais
 L'histoire de nos aînés. »*

NATACHA, COLLÈGE L'ARCHET (NICE) - 2011

« Cher Monsieur Gottlieb,

Que vous dire de plus que ces milliers d'élèves qui vous ont déjà écrit ? Vous m'avez beaucoup touchée, votre courage et votre optimisme sont une véritable leçon de vie. Pas une seule fois mon attention ne s'est détournée de vous le 23 novembre 2011, j'étais totalement absorbée par votre récit qui, j'en suis sûre, a marqué à vie les troisièmes du collège de l'Archet. Vous nous permettez de transmettre, aux générations à venir, la dure réalité de cette époque monstrueuse, mais aussi que l'espoir et le goût de la vie sont essentiels.

J'ai énormément d'estime pour vous, vous avez tout de même réussi à monopoliser l'attention de 200 adolescents pendant 3 heures, ce qui n'est pas donné à tout le monde !!! Vous représentez la bravoure des Résistants, et la fierté de la France d'aujourd'hui. Merci infiniment, Monsieur, pour l'énergie que vous usez à intervenir dans nos collèges, et merci d'avoir gardé espoir et de vous être accroché à la vie pour pouvoir, aujourd'hui, nous faire partager votre histoire. »

CHLOÉ, COLLÈGE L'ARCHET (NICE) – 2011

« Cher Monsieur Gottlieb,

C'est avec le plus grand plaisir et le plus grand respect que je vous adresse mes sincères remerciements.

Je vous ai écouté avec beaucoup d'attention et votre récit était très marquant.

Je pense que c'est la seule et dernière fois que je rencontre un homme qui a voulu, de lui-même, défendre notre chère France : pays des libertés.

Ce qui m'a énormément marqué c'est cette déshumanisation et ces convois gigantesques qui amenaient des milliers de juifs aux chambres à gaz : horrible ! Je ne comprends pas comment on peut traiter des êtres humains de cette manière, alors que tous les hommes sont égaux. Chaque personne doit être respectée et aimée, nous ne sommes pas des animaux.

La vie ne vous a pas fait beaucoup de cadeaux mais j'espère que nous, enfants à qui vous avez raconté votre périple, en sommes un.

Je n'ai jamais vu un homme aussi heureux de vivre. Vous avez une foi en tout et une volonté incroyable. Vous êtes un homme formidable et d'une grande force de caractère : je vous admire.

Je ne vous oublierai jamais, vous avez marqué ma mémoire et celle de la France.

Je vais prendre exemple sur vous.

Vous êtes un héros. »

FLORE, COLLÈGE BLANCHE-DE-CASTILLE (NICE) – 2012

« Monsieur Gottlieb,

Grâce à votre intervention, j'ai pu consolider mes connaissances concernant les camps de concentration et d'extermination.

Au début de l'année dernière, j'ai eu l'honneur d'aller à Auschwitz pour mieux réaliser la barbarie nazie.

J'y suis allé en janvier, et j'ai pu me rendre compte du froid que les détenus et vous avez sûrement dû endurer alors que moi j'étais habillé chaudement. Je suis allé à la chambre à gaz restante, là où des milliers de gens sont morts. J'ai été frappé par l'immensité des camps qui implique qu'il y a eu énormément de victimes.

C'est grâce à cela que j'ai pu facilement m'imaginer votre histoire.

Ce qui m'a marqué dans votre discours, c'est votre force de caractère et votre ténacité malgré votre âge et les épreuves que vous avez traversées.

Je ne vous oublierai pas et je transmettrai votre histoire.

Merci encore. »

AXEL, COLLÈGE BLANCHE-DE-CASTILLE (NICE) – 2012

« Cher Monsieur Gottlieb,

Votre visite a permis à beaucoup d'entre nous, élèves de Stanislas, de pouvoir avoir un homme qui a pu vivre de tels événements. Grâce à votre visite, notre culture générale s'étend et nous nous rappellerons toujours votre courage et vos gestes héroïques.

De pouvoir se remémorer et de le raconter à des élèves de troisième n'est pas forcément facile. Mais j'ai personnellement beaucoup apprécié votre présence pour nous raconter votre vie.

Je suis allée avec ma classe à Auschwitz, cela m'a permis de voir exactement de quels emplacements vous parliez. Ce n'était pas forcément facile mais très important de connaître ce qu'il s'est passé dans ces lieux.

J'espère que d'autres élèves pourront avoir la chance de vous voir et de vous connaître.

Merci pour tout. »

CHLOÉ, COLLÈGE STANISLAS (NICE) – 2012

« Cher Monsieur Gottlieb,

Tout d'abord, je vous suis tout à fait reconnaissante de venir raconter l'histoire de votre vie extraordinaire. Ce fut, pour moi, un moment très émouvant.

Après tout ce que vous avez vécu, tout ce à quoi vous avez résisté, je vous considère comme un héros dans l'histoire de la France. Vous êtes toujours en bonne santé et vous venez parler devant des dizaines d'élèves alors que personne ne vous y oblige.

Je vous promets donc que je témoignerai, comme vous, à la génération future.

En lisant votre recueil et en écoutant votre extraordinaire récit, je me suis rendue compte à quel point la vie est fragile et précieuse. Pendant que vous parliez, je ne vous ai pas entendu une seule fois vous plaindre et j'essaierai de faire de même pour les soucis quotidiens.

Merci pour tout ce que vous faites. Merci pour tout. »

MATHILDE, COLLÈGE STANISLAS (NICE) – 2012

« Cher Monsieur Gottlieb,

Bonjour, je m'appelle Sandy Ribriro et je suis une élève du collège Pablo-Picasso à Vallauris. C'est là où vous êtes intervenu afin de nous faire part de votre vécu.

Si j'en viens à vous écrire cette lettre, c'est tout d'abord pour vous remercier de vous être déplacé pour nous, les élèves de troisième.

Cela est une chance d'avoir eu l'opportunité de vous rencontrer.

Cette période a vraiment été terrible...

Votre histoire m'a énormément touchée.

Tant de jours à encaisser les coups.

Tant de jours pleins de souffrance et de haine.

Malgré tout, vous n'avez pas perdu goût à la vie, bien au contraire cela vous a rendu plus fort !

Je ne peux compatir avec vous car je fais partie d'une génération qui ne connaît pas de telles horreurs...

En intervenant au collège Pablo-Picasso, vous nous avez donné une « forte leçon de vie ».

Grâce à vous, nous ne sommes plus dans l'ignorance !!!

Vous avez été au plus bas, vous avez sans doute connu les pires choses que les hommes puissent faire. Et aujourd'hui vous êtes là... vivant... avec la gentillesse de faire partager votre vécu si dur et si douloureux.

Après avoir eu la chance d'être à l'écoute de votre passé, cela m'a inspiré par la suite, j'ai donc écrit ce poème en votre nom...

« Je sais qu'il y a des moments dans la vie
Où tout semble fini
Enfermé dans cette bulle
J'attends ma délivrance
Perdu entre ces murs
Existe persévérance.
Lorsqu'on a frôlé sa perte, la vie devient tellement plus ouverte...
Beaucoup ont fini en cendres
D'autres ont su se défendre
Prisonnier vaincus
Pour une guerre sans victoire
Et même si leur vie n'est qu'une cause perdue,
Ils seront partis d'y avoir au moins cru.
Cette guerre remplie d'homicide
Fût de ces drames, "un génocide" !!!
Du camp de la mort,
J'en suis sorti plus fort... »

Grâce à vous, une page de l'histoire est devenue réelle pour moi...

Encore merci Monsieur Gottlieb.

Je vous embrasse. »

Liste des lycées et collèges où Charles Gottlieb a déjà donné des conférences sur la résistance et la déportation.

Lycée Fénelon	Grasse
Lycée Pierre et Marie Curie	Menton
Lycée Beau-Site	Nice
Lycée Calmette	Nice
Lycée d'Estienne-d'Orves	Nice
Lycée Magnan	Nice
Lycée Masséna	Nice
Lycée Pierre-Sola	Nice
Lycée de la Montagne	Valdeblore
Lycée Matisse	Vence
Lycée Claret	Toulon (Var)
Collège Pierre-Bertone	Antibes
Collège Jean-Cocteau	Beaulieu-sur-Mer
Collège l'Eau Vive	Breil-sur-Roya
Collège Jules-Verne	Cagnes-sur-Mer
Collège Sainte-Marie-de-Chavagnes	Cannes
Collège Paul-Langevin	Carros
Collège Blanche-de-Castille	Nice
Collège Roger-Carles	Contes
Collège Fénelon	Grasse
Collège Les Jasmins	Grasse
Collège Saint-Philippe-Néri	Juan-les-Pins
Collège François-Rabelais	L'Escarène
Collège Albert-Camus	Mandelieu-La Napoule
Collège de l'Alliance	Nice
Collège Alphonse-Daudet	Nice
Collège Antoine-Risso	Nice

Collège Don-Bosco	Nice
Collège Frédéric-Mistral	Nice
Collège IES PEP Clément-Ader	Nice
Collège Jean-Giono	Nice
Collège Henri-Matisse	Nice
Collège Nazareth	Nice
Collège Louis-Nucéra	Nice
Collège Or-Torah	Nice
Collège Parc-Impérial	Nice
Collège Raoul-Dufy	Nice
Collège Rolland-Garros	Nice
Collège Saint-Barthélémy	Nice
Institut Saint-Joseph	Nice
Collège Sasserno	Nice
Collège Stanislas	Nice
Collège Vernier	Nice
Collège Victor-Duruy	Nice
École Le Pain d'Épice	Nice
École Paule-d'Essling	Nice
Collège Vernier	Nice
Collège Antoine-Risso	Nice
Collège Henri-Matisse	Nice
Collège Jean-Rostand	Nice
Collège l'Archet	Nice
Collège Jean-Giono	Nice
Collège Auguste-Blanqui	Puget-Théniers
Collège Jean-Baptiste-Rusca	Saint-Dalmas-de-Tende
Établissement de réinsertion scolaire	Saint-Dalmas-de-Tende
Collège Jean-Franco	Saint-Étienne-de-Tinée

Collège des Baous	Saint-Jeannet
Collège Joseph-Pagnol	Saint-Laurent-du-Var
Collège Saint-Exupéry	Saint-Laurent-du-Var
Collège Ludovic-Bréa	Saint-Martin-du-Var
Collège Saint-Blaise	Saint-Sauveur-sur-Tinée
Collège Jean-Médecin	Sospel
Collège René-Cassin	Tourrette-Levens
Collège René-Cassin	Tourrette-Levens
Collège Niki-de-Saint-Phalle	Valbonne
Collège international de Valbonne	Valbonne
Collège La Sine	Vence
Clinique Les Cadrans Solaires	Vence
Collège Romée-de-Villeneuve	Villeneuve-Loubet
Collège Marie-Mauron	Fayence (Var)
Collège Peyroua	Le Muy (Var)
Collège Alphonse-Karr	Saint-Raphaël (Var)
Externat Saint-Joseph	Ollioules (Var)

Nice, le 19 octobre 2010

Collège
Henri Matisse

académie
Nice

Éducation
nationale
enseignement
supérieur
recherche



Collège

Henri Matisse

Av Reine Victoria
06050 NICE Cédex 1
Tél : 04 93 81 26 35
Fax : 04 93 81 23 33
Mail : 0061006L@ac-nice.fr

Monsieur,

Madame le Principal

à

M. Charles GOTTLIEB

Le collège Henri Matisse, ses élèves, ses enseignants ont pu à plusieurs reprises, vous entendre sur cette période de notre Histoire que vous avez dramatiquement vécue. Vos interventions ont toujours été de grande qualité, très appréciées par tous et très marquantes pour nos jeunes.

Mme Lassaque m'a informée que vous aviez décidé de votre venue en janvier 2011 pour 2 de ses classes.

Malheureusement, elle n'avait pas consulté tous ses collègues. C'est pourquoi, je me permets de vous solliciter pour une seconde intervention, dans le courant du mois de janvier ou de février, qui concernerait 2 ou 3 classes.

Je sais que vous devez faire face à de nombreuses demandes, que votre agenda est bien rempli, mais vous savez gré de bien vouloir accéder à ma demande.

Dans l'attente de votre réponse, je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes sincères salutations.

Le Principal

Catherine Jourdan

SURVIVORS OF THE
 SHOAH
 VISUAL HISTORY FOUNDATION

le 15 octobre 1997

Abraham Charles Gottlieb

Cher Monsieur,

En tant que survivant de la Shoah, vous nous avez confié un témoignage inestimable, qui donnera aux générations futures la possibilité d'approcher et d'approfondir l'Histoire au plan du vécu individuel.

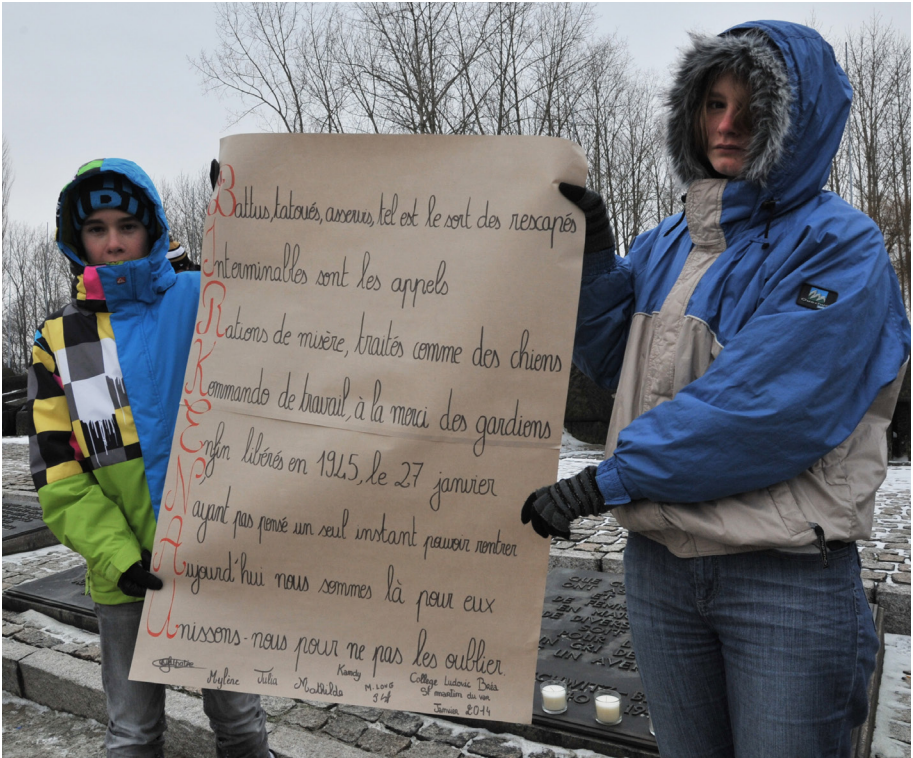
L'interview que vous nous avez accordée fera partie des archives audiovisuelles les plus importantes jamais constituées à ce jour. Jusqu'au plus lointain futur imaginable, il sera possible de les consulter afin que l'Histoire ne soit plus abstraction, mais rencontre de visages et de voix uniques.

Merci de votre précieuse contribution à la mémoire de la Shoah.

Respectueusement vôtre,



Steven Spielberg
 Président



Voyage de la mémoire, janvier 2014

Glossaire

Abwehr : mot allemand signifiant « défense », apparu en 1925. Il s'agit du service de renseignements de l'État-major allemand de 1925 à 1944.

Anarchiste : personne adhérant à l'anarchisme. Il s'agit d'un courant de philosophie politique développé depuis le XIX^e siècle sur un ensemble de théories et pratiques anti-autoritaires. Fondé sur la négation du principe d'autorité dans l'organisation sociale et le refus de toute contrainte découlant des institutions basées sur ce principe. L'anarchisme a pour but de développer une société sans domination où les individus coopèrent librement dans un dynamisme d'autogestion.

Apatride : terme désignant toute personne qu'aucun État ne considère comme son ressortissant par application de la législation. Apatride désigne donc une personne dépourvue de patrie et de nationalité légale.

Klaus Barbie : né le 25 octobre 1913 à Bad Godesberg (petite ville de la vallée du Rhin) et mort le 25 septembre 1991 en France, à Lyon, était le chef de la section IV (Gestapo) dans les services de la police de sûreté allemande. Il fut surnommé « le boucher de Lyon ».

Il quitta Lyon en septembre 1944 et s'installa à Munich sous un faux nom puis en Bolivie en 1957.

Il sera retrouvé puis extradé vers la France le 5 février 1983, livré à la justice française et conduit à la prison de Montluc, à Lyon. Il a été condamné pour crimes contre l'humanité, lors du procès Barbie en 1987.

Chancelier : terme désignant les chefs de gouvernement de l'Allemagne depuis 1871.

Coya, coja ou coiã : vocabulaire utilisé dans les camps de concentration désignant le châlit, lits superposés sur trois étages.

DDT : dichlorodiphényltrichloroéthane, couramment appelé DDT, est le premier pesticide moderne, développé au début de la seconde guerre mondiale.

DST : la Direction de la Surveillance du Territoire était un service de renseignements du ministère de l'Intérieur, au sein de la direction générale de la police nationale, chargé historiquement du contre-espionnage en France.

Front national de la Résistance : il s'agit d'une organisation de la Résistance intérieure française de la seconde guerre mondiale. Il a été homologué par décision ministérielle puis mis en liquidation par des membres, n'ayant plus de raison d'être, après avoir accompagné les demandes de reconnaissance des établissements de ces résistants et des familles des disparus.

Charles-de-Gaulle : né le 22 novembre 1890 à Lille et mort le 9 novembre 1970 à Colombey-les-Deux-Églises (Haute-Marne). Il a été général et homme d'État français. Après son départ pour Londres en juin 1940, il est le chef de la France Libre qui résiste face au régime de Vichy, à l'occupation allemande et italienne de la France pendant la seconde guerre mondiale. Président du gouvernement provisoire de la République française de 1944 à 1946, dernier Président du Conseil de 1958 à 1959, il est l'instigateur de la fondation de la V^e République dont il est le Président, de 1959 à 1969.

Pierre-Marie Gerlier : né à Versailles le 14 janvier 1880 et mort à Lyon le 17 janvier 1965, était un cardinal français, archevêque de Lyon et de ce fait, Primat des Gaules.

Le 19 novembre 1940, il prononce, à la Primatiale Saint-Jean de Lyon, en présence du maréchal Pétain, une phrase qui lui sera plus tard reprochée : « Car Pétain, c'est la France, et la France, aujourd'hui, c'est Pétain. »

Le 5 septembre 1942, il publie une lettre qui est lue dans toutes les paroisses de son diocèse : « Les droits de l'État ont des limites... ». Il organise des filières de sauvetage pour les juifs en danger. Le cardinal Gerlier reçoit, à titre posthume, la médaille des Justes parmi les Nations de Yad Vashem le 15 juillet 1980.

Gestapo : police secrète d'État. Il s'agissait de la police politique du III^e Reich*, composée de SS. à Lyon, elle était dirigée par le SS Klaus Barbie, tristement célèbre pour les arrestations et tortures de résistants et les arrestations de juifs.

Heinrich Himmler : né à Munich le 7 octobre 1900. Il fut l'un des hommes les plus puissants du III^e Reich. Maître absolu de la Schutzstaffel (SS) et chef de toutes les polices allemandes dont la Gestapo. Il s'est suicidé le 23 mai 1945 pour échapper au jugement. Il mit en œuvre la solution finale.

Missiles V1 et V2 : bombe volante et premier missile de croisière de l'histoire de l'aéronautique. Utilisé du 13 juin 1944 au 29 mars 1945 par l'Allemagne nazie contre le Royaume-Uni durant la seconde guerre mondiale, le V1 sera remplacé plus tard par le V2.

Le but du V1 et du V2 n'est pas tant de causer des dégâts à l'armée britannique que de saper le moral des insulaires, de ralentir leur production industrielle et de se venger des bombardements alliés. L'histoire démontrera qu'ils auront l'effet inverse.

Jean Moulin : né le 20 juin 1899 et mort dans le train qui le transportait en Allemagne, aux environs de Metz, le 8 juillet 1943, est un préfet et résistant français. Il dirigea le Conseil national de la résistance durant la seconde guerre mondiale. Considéré comme un des principaux héros de la résistance, un cénotaphe se trouve au Panthéon des grands hommes de la République française (tombeau élevé à la mémoire d'un mort et qui ne contient pas son corps).

Kommando : il s'agissait d'une équipe de travail constituée par de la main-d'œuvre gratuite pour l'industrie allemande.

Philippe Pétain : né le 24 avril 1856 à Cauchy-à-la-Tour (Pas-de-Calais) et mort le 23 juillet 1951 en internement à Port-Joinville (l'Île d'Yeu) est un militaire et homme politique français, fait maréchal de France en 1918. En tant que chef militaire, le maréchal Pétain est généralement présenté comme le vainqueur de Verdun et comme le chef de l'armée qui jugula la crise du moral et des mutineries de 1917. Chef de l'État du régime de Vichy, il a dirigé la France pendant l'Occupation, du 11 juillet 1940 au 20 août 1944. Il a engagé la collaboration avec l'Allemagne nazie.

Prisonnier de droit commun : individu condamné pour viol, vol, escroquerie...

Pogrom : mot d'origine russe qui désigne un assaut, avec pillages et meurtres, d'une partie d'une population contre une autre. Puis, ce terme a été utilisé dans d'autres langues pour désigner un massacre de juifs en Russie. Ces actions s'accompagnent souvent de pillages mais aussi de destruction des biens personnels et communautaires et d'assassinats.

Race aryenne : il s'agit d'un concept de la culture européenne qui a eu cours de la fin du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle. Il dérive de l'idée selon laquelle les premiers peuples parlant les langues indo-européennes et leurs descendants jusqu'à l'époque moderne auraient constitué une race distincte. De son application la plus connue, le nazisme, il était affirmé que les premiers aryens ressemblaient aux représentants des peuples nordiques. La croyance en la supériorité de la race aryenne est parfois nommée aryanisme.

Reich : terme de la langue allemande désignant, à l'origine, le territoire sur lequel s'exerçaient la puissance et la souveraineté d'un prince, d'un roi ou d'un empereur, et plus tard, celle d'un État.

III^e Reich : État allemand dirigé par Adolph Hitler lorsqu'il fut parvenu au pouvoir et l'eut monopolisé. Il s'agissait d'un État policier et de type totalitaire, reposant avant tout sur le pouvoir charismatique absolu exercé par son Führer Adolph Hitler. Le III^e Reich est responsable du déclenchement de la seconde guerre mondiale en Europe. Au cours de cette période furent perpétrés, entre autres, crimes de masse, génocide des juifs (Shoah) et des Tsiganes d'Europe, mise à mort systématique des handicapés, et poursuite de tous les opposants potentiels.

Zyklon B : produit de la firme allemande Degesch. Il s'agit d'un insecticide à base d'acide cyanhydrique – cyanure d'hydrogène. Le cyanure d'hydrogène est un gaz qui tue par anoxie (diminution de l'oxygène dans les tissus de l'organisme). Dans une chambre à gaz, la mort survenait entre 3 et 10 minutes après introduction du produit ; la mort était douloureuse surtout en raison d'un produit irritant ajouté par le fabricant. Un des officiers nazis en charge des achats centralisés à Berlin, Kurt Gerstein, a demandé à la

Degesch de ne plus mettre d'irritant ; cette requête a aiguillé le directeur de la fabrique sur la véritable utilisation du produit sans pour autant le faire réagir. On ne sait rien de la prise de conscience de la part des ouvriers.

Témoignage oral recueilli le 25 novembre 2009 au domicile de Charles Gottlieb, par Alain Bottaro, responsable des relations avec le public et des archives privées et orales aux Archives départementales, retranscrit et enrichi par Gaëlle Bauvin, responsable, à cette époque, des Voyages de la mémoire à la sous-direction de l'Éducation au Conseil général des Alpes-Maritimes.





CONCEPTION ET ÉDITION :
Département des Alpes-Maritimes.

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE :
Département06 - G. Veran.

IMPRESSION :
Imprimerie Trulli.



sur papier couché semi mat PEFC
Achevé d'imprimer en octobre 2019

